

Donatien Moisdon

Orphelin du Futur

Chapitre un : jadis

Je suis nu. J'ai dix ans, et je suis nu sur un chemin de campagne. Nous sommes au printemps. Il fait beau. Le ciel est dégagé. Son bleu profond n'est interrompu que par de petits nuages, comme sur les cartes postales. L'air, à la fois calme et doux, mais tout de même agrémenté d'une très légère brise, me

caresse le corps : sensation agréable dont je profite comme en un rêve cotonneux. Je suis debout au milieu d'un sentier, à l'endroit où il y a le moins d'herbe. À ma gauche, un muret de grosses pierres disloquées, posées simplement les unes sur les autres me cache la vue de ce qui doit être un champ. Des lézards s'y faufilent puis, la tête légèrement levée, se figent comme de minuscules statues.

Derrière le mur apparaît soudain la tête d'un chevreau. Nous nous regardons, surpris, mais sans peur. Je me hisse sur la pointe des pieds. J'arrive à percevoir des champs vallonnés, quelques arbres, puis très loin, des marais salants, scintillant

comme des centaines de miroirs. Enfin, à l'horizon, la mer. Sur ma droite, une haute haie de genêts en fleur dégage une odeur de chaleur et de paix. Une mouche d'une espèce que je ne connais pas, vrombit, immobile comme un micro-hélicoptère, à moins d'un mètre de mon visage. J'avance d'un pas. La mouche recule sur la même distance, puis disparaît.

Je suis arrivé presque au bout du chemin. Comme une rivière se jetant dans un fleuve, il rejoint une petite route goudronnée parsemée ici et là de bouses de vache desséchées. Il me reste encore deux ou trois mètres à parcourir

avant d'atteindre la route, mais j'hésite car je viens de remarquer que cette courte distance est piégée, minée par des rampants de ronce. Dans ce labyrinthe meurtrier, il me faut absolument trouver des endroits libres d'épines. Je repère un triangle plutôt sympathique où se mêlent l'herbe et le sable. Sans me piquer, j'avance lentement, prudemment, jusqu'au bord de la route. Cela requiert toute ma concentration.

C'est pour cela, sans doute, que je l'ai entendue avant de la voir : c'étaient ses claquements de sabots sur la route qui m'ont fait dresser l'oreille. La femme s'arrête, se tourne vers moi, se raidit,

puis se met à hurler. Elle se précipite, tombe à genoux devant moi, me serre dans ses bras, se met à pleurer. C'est une grande femme mince, assez belle ma foi, et vêtue de plusieurs touches de gris. Elle a les cheveux noirs, arrangés en chignon, des yeux noirs également, et un long visage basané. Elle ressemble à une danseuse de flamenco. Elle répète "Olivier, Olivier !" une bonne douzaine de fois. C'est sûrement une folle.

Ce qui me gêne beaucoup aussi, c'est son odeur. J'essaie de me dégager. Je suis assailli par des relents de sueur et de lainages rarement ou jamais lavés. Je me

débats : “Mais enfin, madame, laissez-moi.”

“Madame ? Qu’est-ce qui te prend, qu’est-ce qui te prend ? Tu ne me reconnais pas ?” Sans me laisser le temps de trouver une réponse, elle continue sur sa lancée : “Mon Dieu, mon Dieu, mais qu’est-ce qu’ils t’ont fait ? Qu’est-ce qu’ils t’ont fait ?”

“Ils ?”

“Ben oui, ILS.”

“Qui ça, madame ?”

Elle se remet à pleurer : “Mais arrête de m’appeler madame. Je suis ta maman, enfin ! Tu ne me reconnais pas ?”

Là, elle m’inquiète sérieusement. Suis-je en danger ? Je pense que le mieux est de ne rien dire.

“Mais qu’est-ce qu’ils t’ont fait ?” Répète-t-elle une bonne douzaine de fois. Soudain, elle arrache le châle qui lui couvre les épaules et m’enroule dedans. Il pue tellement que j’en ai un haut-le-cœur. J’essaie de l’arracher. La femme prend un ton sévère : “Ah non, tu ne vas quand même pas rentrer à la maison tout nu ! Et si quelqu’un venait

à passer ? Que diraient les gens ? Et pourquoi tu n'as pas de vêtements ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Mon Dieu, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?”

De ce grand châte qui sent la vieille sueur à m'en serrer la gorge, n'émergent que ma tête et mes pieds. J'ai l'impression d'être tombé dans une tourbière qui me suce, et m'aspire vers des profondeurs marécageuses. Dans cinq mille ans, sous les humidités saumâtres du marais, on retrouvera un corps jaune et ratatiné, mais bien conservé. “Tiens !”, dira un archéologue “Regardez : on décèle sur la peau les rainures d'une sorte de lainage.

Aurait-on enveloppé cet enfant avant de l'enterrer ? S'agit-il d'un rite religieux ou d'un sacrifice humain ?”

Je tends le cou comme une tortue afin de respirer un air plus sain : peine perdue. La puanteur aussi, s'élève. J'en ai les larmes aux yeux. Ma *mère* s'en aperçoit. Elle s'attendrit. “Mon pauvre petit ! Mon pauvre petit ! Mais qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?” Elle se relève, me prend par la main et m'entraîne vigoureusement. Malgré les rugosités de la route qui me font mal, je presse le pas. Je marche par hasard sur une bouse de vache complètement sèche. Elle est douce

comme du velours. Je jette un coup d'œil à la plante de mes pieds : aucune immondice. Alors, je fais maintenant exprès de marcher sur les bouses. Il y en a un véritable tapis. Je louvoie un peu pour les atteindre.

“Mais, ma parole, tu fais exprès de marcher sur des bouses de vache !” Elle me tient par le bras et me ramène sans ménagement vers la rude surface de cette voie communale qui, bien que goudronnée, présente l'aspect d'une râpe.

Où allons-nous ? La terre est aussi vide que le ciel. Aucun être humain vers qui

me précipiter pour chercher de l'aide, ou lui demander s'il connaît cette femme. Je trébuche douloureusement. Nous passons devant un petit calvaire en granit entouré de hautes herbes et d'ajoncs. La femme fait un signe de croix, ce qui me rend mal à l'aise. Elle me regarde comme si elle s'attendait à ce que j'en fasse autant.

Un gargouillis de moteur rappelant un peu celui d'une 2CV, mais en plus métallique, se rapproche de nous par l'arrière. Il nous rattrape. Je me fige : c'est une DKW. Elle est en si parfait état qu'elle paraît toute neuve. Cette petite voiture doit valoir une fortune. La

femme me tire en avant, alors que l'élégant véhicule bleu pâle métallisé s'éloigne sans pitié. J'ai connu un instant de fol espoir.

Qui va me délivrer de cette toquée ? L'univers est indifférent au bonheur et au malheur des hommes. Je suis seul. La femme, d'un pas ferme, et moi en claudicant, nous nous approchons d'un portail en bois. Nous pénétrons dans une cour gravillonnée : "Aïe, ouille !"

Se rendant enfin compte que ma douleur est réelle, la femme attend patiemment que j'aie traversé la cour. Je lève les yeux. Nous sommes devant un

ancien corps de ferme converti en maison d'habitation. Mes pieds, avec extase, sont accueillis par la chaleur lisse de trois marches en ardoise. La femme ouvre une lourde porte blanche en bois. Je remarque qu'elle n'était pas fermée à clef. Du coin de l'œil, j'ai aperçu, loin dans la cour, à droite, une vieille camionnette à ridelles.

Nous entrons dans la maison. Nous longeons un couloir en bois blanc et des cloisons en plâtre. Un gros chat gris s'approche. Je m'accroupis pour le caresser. Il me saute dans les bras et ronronne bruyamment en frottant les côtés de sa tête contre mon épaule. Il

dégage une bonne odeur de chat : grand progrès par rapport à sa maîtresse.

“Tu ne reconnais pas Zizi ? Tu vois, il te reconnaît, lui.”

Non, je ne reconnais pas Zizi mais j'éprouve une grande tendresse à son égard.

“C'est le moment de lui dire adieu.”
Continue la femme. “On nous raconte qu'il va régulièrement faire ses besoins sur le lit de la voisine quand elle laisse la fenêtre ouverte. Ça ne peut pas continuer comme ça. Ton père va le noyer.”

Je murmure : “Mais il suffirait d’aller chez le vétérinaire pour le faire châtrer. Il ne s’éloignerait plus de votre maison.”

“Dépenser de l’argent pour un animal ! Non mais ça va pas !”

Je me suis rendu compte à ce moment-là qu’il pouvait y avoir de l’amour dans les yeux d’un chat. Mes yeux, à moi, se remplissent de larmes, et je murmure : “Zizi, Zizi...”

Chapitre Deux : hic et nunc

J'entends une grosse voix d'homme : "Il se réveille." Une voix de femme : "C'est un obsédé sexuel ?" Un autre suggère : "Un homo, en tous cas." Une troisième voix : "On a vérifié son zizi ?" La première voix, empreinte d'autorité : "Absolument. Le mec est bien amoché mais pas là."

J'ouvre les yeux. Je suis allongé dans le noir complet, un noir de spéléologue. Je sens un lit sous moi, des draps sur moi mais aussi un réseau de fils qui tissent

autour de moi comme une toile d'araignée. J'essaie de m'asseoir. Je panique. Les voix reprennent, parfois toutes ensembles : "Ho !" "Arrêtez-le !" "Attention !"

Une forte pression sur les épaules me rabat sur le lit. Je panique encore plus. D'où viennent tous ces contacts que je ne vois pas ? Les interjections reprennent : "On lui fait une intraveineuse ?" "Non : son rythme cardiaque n'est pas alarmant. Maintenez-le bien, tout simplement."

Je sombre, je sombre, je descends dans un puits noir. Je n'ai plus la force de me

débattre. Je suis l'agneau du sacrifice. Tout est fini, bien fini : on va me trancher la gorge, me dépiauter, m'éviscérer. Je me laisse faire. Je suis conscient d'être en train de respirer. La pression sur mes épaules se maintient mais s'allège.

Voix de femme : "Monsieur, monsieur, vous m'entendez ?"

Bien sûr que je l'entends, comme j'ai entendu tous les autres, mais je ne sais plus comment faire pour parler. Voir, d'abord : voir. C'est la priorité. Je veux hurler : *Enlevez-moi ce que j'ai sur les yeux*. Je n'arrive à sortir que des sons

dénués de sens, comme quelqu'un qui parle dans son sommeil.

“Il essaie de dire quelque chose.”

Brillante déduction !

“On ne peut pas le laisser comme ça. On l'attache ou on lui fait une piqûre ?”

Oh, piqûre, je vous en prie, piqûre. Je me souviens d'Elsa. Je l'appelais Elsa la Lionne, comme dans le film *Born free*. C'était une petite chatte, maigre et chétive. Les chats nés en hiver n'atteignent jamais une taille normale, dit-on. Elsa la Lionne, née en hiver, confirmait les statistiques. Elle était tombée malade. Le véto m'avait dit de

lui donner des pilules. “Voyez, c’est très simple : vous enveloppez le chat dans une serviette. Vous appuyez sur les joues. Le chat ouvre la bouche. Vous faites tomber la pilule jusqu’au fond de la gorge, puis vous lui fermez la bouche et vous attendez quelques secondes pour vous assurer qu’il l’avale et ne la recrache pas.”

Ouais, tu parles ! Premier et deuxième essai : infructueux. Au troisième essai, je vis les yeux d’Elsa se voiler, et sa petite tête pencher sur le côté. Dans la serviette, elle avait cessé de se débattre. Elle était morte. Son cœur n’avait pas supporté cet emprisonnement. Oh, le

sentiment d'impuissance ! Le cuisant regret de ne pouvoir remonter le temps, ne serait-ce que de quelques secondes, le chagrin de savoir que c'était moi qui l'avais tuée, moi, l'être humain qu'elle aimait, et à qui elle avait fait confiance, moi qui, dans son esprit, l'avais trahie.

J'ai la très nette impression que si on m'attache dans ce lit, mon cœur va flancher comme celui d'Elsa. Tout mon être va donner sa démission et se réfugier dans la mort. Je sens une douleur pointue dans l'épaule. Ils ont (mais qui sont-ils ?) opté pour la piqûre. Je me laisse tomber dans un merveilleux puits, à la fois laineux et câlin.

Chapitre Trois : jadis

“Il faut t’habiller, mon petit. Tu ne peux pas rester comme ça.”

Je ne bouge pas. Je regarde autour de moi. Je suis peut-être nu, mais je suis aussi dans le vestibule d’une maison nue. Le plancher, tout gris, n’est ni ciré ni recouvert d’un tapis. Les cloisons sont simplement plâtrées. Les linteaux et chambranles sont en bois blanc.

Aucun tableau sur les murs, aucune photo.

Un doigt me pousse entre les omoplates. Je trébuche. “Mais je vais où ?”

“Dans ta chambre, voyons. Quelle question !”

Au bout du vestibule, il y a un escalier, lui aussi en bois, un bois tellement gris qu’il en est presque noir par endroits. Les marches sont maculées de traînées de plâtre. Il y a combien de temps que ces gens ont emménagé ? D’un côté, on dirait qu’ils viennent d’arriver et ont commencé à faire des travaux. D’un autre, je ne détecte aucune odeur de

plâtre frais ou de peinture, et je remarque des auréoles sales près des interrupteurs. Idem sur les portes autour des poignées en aluminium ; lesquelles poignées sont légèrement branlantes et remises en place par des clous recourbés qui ont maladroitement pris la place des vis d'origine. Voilà longtemps que les choses sont dans cet état ; longtemps que cette famille vit dans un intérieur inachevé. Je sais confusément que je ne risque rien et qu'on ne va pas me faire de mal. En même temps, j'ai peur. Jusqu'à présent, j'étais tellement étonné de ce qui m'arrivait que je n'avais pas eu peur. Je

respire profondément plusieurs fois de suite. La voix de la femme me ramène à des considérations plus immédiates : “Allez, vas-y, monte. Qu’est-ce que tu attends ?”

Zizi, le chat, monte en courant devant moi. Il sait où je vais. Je n’aurai qu’à le suivre. Zizi par devant, moi au milieu et la femme par derrière, nous arrivons sur le palier. Plancher en bois gris, bien entendu. Une porte en contreplaqué s’entrouvre, et Zizi s’y faufile. Je l’accompagne. J’arrive, bras ballants, dans le rectangle d’une petite chambre, aussi nue que le reste de la maison. Il y a une fenêtre. Je m’en approche. Pas de

voilage, pas de rideaux. Elle donne sur une étendue de mauvaises herbes traversée d'un sentier. Vers la droite, un poulailler dont le grillage s'affaisse par endroits. Plus loin, à gauche, on distingue un potager qui, par contraste, semble bien tenu. J'y repère des rangées de haricots verts et une cabane étroite, tout en hauteur. La voix, derrière moi, reprend et me fait sursauter : "Tu vas t'habiller, oui ? Il faut tout te dire, alors."

Je me débarrasse avec soulagement du châle, et le tends à la femme qui le remet sur ses épaules. La chambre ne comprend qu'un lit étroit, une chaise en

paille et un placard. On croirait une cellule de moine. Sur la chaise, une lampe de chevet. À droite de la chaise, une autre porte en contreplaqué jaunâtre. Étant donné qu'il n'y a qu'un placard, *mes* affaires sont nécessairement dedans. Je l'ouvre en tirant sur le bouton rond en plastique blanc. La porte cède avec un claquement : elle tient en place par un aimant. Dans le placard, je ne vois que deux slips, deux gilets de corps, deux chemises et ce que je prends d'abord pour un short, mais qui se révèle être une culotte courte comme en portent les gamins dans *La Guerre des Boutons*.

Je fais mon possible pour repousser l'angoissant brouillard qui entoure mon âme ; mais on ne repousse pas un brouillard : il vous enveloppe. Tout ce que je trouve à dire c'est : "Il n'y a rien d'autre ?"

"Comment ça ?"

"Deux slips ? C'est tout ?"

"Ben, combien y t'en faut ?"

"Assez pour durer au moins une semaine, plus quelques autres jours. Une dizaine, à peu près."

Elle se baisse, s'accroupit devant moi et me prend par les épaules : "Une dizaine

de slip ? Mais t'es complètement fou ! Un seul, ça suffit bien pour une semaine.”

Je recule pour me dégager, mais aussi pour me préserver un peu de son odeur. Elle continue : “Mais où c'est que t'as été, enfin ? Qui t'a fourré de telles idées en tête ? Voilà ce qui arrive quand on a toujours le nez dans un bouquin. Ça t'a détraqué le cerveau. Allez, habille-toi. Je ne veux pas que ton père te voie comme ça.”

J'ai marché pieds nus sur la route, y compris sur des bouses de vache desséchées. Elles n'ont pas collé à ma

peau mais elles ont dû y laisser quelques milliards de bactéries. Je demande : “Où est la salle de bain, s’il vous plaît ?”

La femme ouvre la porte du fond. “Le cabinet de toilette ? Tu te souviens bien, quand même !”

Elle attend une ou deux secondes et reprend : “Et puis arrête de me dire VOUS : ça me fait tout drôle.” Je pense : *Ouais, dans tes rêves.* Je la tutoie mentalement mais jamais je ne lui donnerai le plaisir d’adopter ses fantasmes. Je passe dans la salle de bain, ou plutôt dans ce que je croyais être une salle de bain, mais je n’y trouve qu’un

lavabo et un porte-serviette sur lequel, comme des petits cadavres disloqués, s'affalent des gants de toilette humides et deux serviettes. Effectivement, c'est un cabinet de toilette. Ce n'est certainement pas une salle de bain, et dans ce cabinet de toilette, bien peu d'activité semble prendre place, à en juger par l'odeur de la dame. Animé d'un faux espoir, je murmure : "Pas de douche, pas de baignoire ?"

"Non mais où qu'y se croit, çui-là, où qu'y se croit ?"

Je songe à l'étrange cabane, tout en hauteur que, par la fenêtre, j'ai aperçue

au fond du jardin. C'est alors que la véritable horreur de la situation me pénètre : ce sont les cabinets... les vrais cabinets, les ouatères ! Pour confirmer ces doutes, je repère, sous le lit, le ventre arrondi d'un pot de chambre en émail blanc. Je parie que dans ces ouatères, il n'y a pas de papier hygiénique, mais seulement de vieux journaux, ou pire encore, de ces feuillets durs et lisses, ressemblant à du papier sulfurisé, et qui loin d'essuyer quoi que ce soit, ne réussissent qu'à étaler un peu plus la merde entre les fesses. Je parie aussi que l'on s'assied sur une planche en bois, percée d'un trou, et que sous les

planches, juste à la bordure du trou, il y a de grosses araignées anxieuses de venir vous courir sur les fesses. L'expression triste à en mourir m'atteint comme le souffle d'une explosion. Je suis si triste, que je meurs, en effet, ou tout au moins je m'évanouis. Je n'ai que le temps d'entendre ma mère crier : "Oh, mon Dieu !" Et je plonge dans un abyssal trou noir.

Chapitre quatre : hic et nunc

Je touche mon crâne. J’y palpe une bosse aussi grosse qu’un œuf. Curieusement, j’ai envie de rire. Je ris.

“Qu’est-ce qui vous fait rire ?”

Je regarde l’infirmière. Je la vois ! Je le lui dit, je lui hurle : “Je vois, madame, je vous vois !”

Elle doit être en fin de carrière car elle a de beaux cheveux blancs, un visage rond, quelques rides et un sourire très doux. “Vous ne pouviez pas voir ?”

“Bien sûr que non. J’ai essayé de le dire.”

“Vous ne disiez rien non plus... Si, en fait : vous répétiez ZIZI. Mes collègues croient que vous êtes homosexuel.”

“Je répétais Zizi ? Mais où je suis, là ?”

“Vous voyez bien : vous êtes à l’hôpital.”

“Oui, mais lequel ?”

“Châteauroux. On vous a trouvé derrière les toilettes du camping municipal à Argenton-sur-Creuse. Je

vais appeler le médecin. Il voudra certainement vous parler.”

Je lui demande : “Châteauroux ? Argenton-sur-Creuse ? Ce sont des noms qui me disent vaguement quelque chose. C’est où sur la carte ?”

“Je n’ai pas de carte, Monsieur... Monsieur ?”

Je la regarde, désespéré. J’essaie de me tourner vers elle mais plusieurs douleurs se réveillent en même temps. Ma tête me fait horriblement mal, et chaque battement de mon cœur apporte son martèlement. J’ai l’impression que mon nez s’est écrasé comme celui d’un

boxeur. Mon épaule droite, serrée dans des bandelettes, semble peser une tonne. Mon ventre hurle. Suis-je horriblement constipé ? Mon pénis brûle. Mon genou droit envoie des élancements insupportables, et ma cuisse gauche semble avoir été percée par une dague.

Ironiquement, une chanson des années trente s'impose à moi : *J'ai la rate qui s'dilata, le tibia raplapla...* Mon corps n'est qu'une tapisserie de douleurs, et au milieu des gémissements que je ne puis maintenant m'empêcher d'émettre, j'ai encore envie de rire. Cela, mon infirmière ne le devine pas. Elle a dû appuyer sur un bouton pour appeler du

renfort, car un docteur arrive dans la pièce... non, deux docteurs ; ou peut-être un docteur et un interne. Les douleurs s'intensifient. Mes gémissements se changent en hurlements. Je sursaute avec chaque élancement, je voudrais me tortiller sur le lit. On m'y maintient pendant que l'infirmière me fait une piqûre. Près de mon visage passent des mains qui sentent le savon. Passent aussi des blouses blanches qui, elles, sentent le coton et l'adoucissant de lessive. Je deviens conscient que moi-même je sens mauvais : la sueur, le désinfectant, une

légère odeur d'urine. Un cathéter peut-être ?

La morphine coule en moi. Je me calme. Je vois les lèvres du docteur qui articulent à l'intention de l'infirmière : "Je reviens dans cinq minutes." Elle me tient par la main en marmonnant des "Ça ira, ça va aller..." Je ferme les yeux.

Quand je les ouvre à nouveau, le docteur est assis près de moi à l'endroit où se trouvait l'infirmière tout à l'heure. Sur une autre chaise, un gendarme. Le docteur (blouse blanche, comme il se doit, stéthoscope, col de blouse ouvert sur une chemise rayée, cravate rouge

descendue de quelques centimètres) est un homme d'une quarantaine d'années, au visage fin, tacheté de rousseur. Le flic, un peu plus âgé, présente un visage rond. Il a posé le képi sur ses genoux. Ses épaulettes indiquent qu'il est adjudant-chef. Mais comment est-ce que je sais cela ? Suis-je un repris de justice ? Ou un gendarme ?

“Je me présente : docteur Roustam.”
Dit le docteur.

“Enchanté, docteur. Vous êtes le Mameluk de Napoléon ?”

Je le vois qui hésite entre l'indignation et la nécessité de rester poli. Je ne

comprends d'ailleurs pas pourquoi j'ai été aussi grossier. Mélange de souffrance et de morphine, probablement. Le docteur ouvre la bouche puis, encouragé par un hochement de tête du gendarme, il articule péniblement : "Je... je suis l'un de ses ancêtres."

Un rire douloureux me secoue. Je vois que le gendarme aussi a envie de rire. Le docteur se reprend : "Je voulais dire que je suis l'un de mes descendants... pardon, l'un de SES descendants."

Fichtre ! Si j'ai besoin d'une opération, j'exigerai que quelqu'un d'autre la fasse, autrement il va confondre la rate et le

pancréas ! Le flic prend le relais : “Le nom du docteur n’est pas important, Monsieur : c’est le vôtre qui nous intéresse.”

Alors là ! C’est mon tour d’avoir l’air idiot. Je suis devenu un être insaisissable, un pur esprit dans un corps tourmenté. Je flotte au milieu d’une réalité qui m’échappe. J’arrive seulement à bégayer : “Je... je ne sais pas. Vous me donnez quel âge ?”

Le docteur s’énerve : “Vous savez qui était Honan Roustam, mais vous ne pouvez pas nous dire qui vous êtes ?”

Le gendarme lui fait un petit signe de la main pour lui dire de se calmer, et prononce doucement : “Je suis l’adjutant-Chef Ustinov. Allez-vous me demander si je connais Lola Montès ?”

“En fait, je pensais plutôt à Martine Carol.”

“Touché !” Et un grand sourire.

J’observe un signe d’exaspération sur le visage du docteur. Par contraste, je pense que je vais bien m’entendre avec le flic. Le docteur soupire, ferme les yeux, et je le sens qui pense : “Contrôle-toi, mon vieux : tout doux.” Je n’ai pas le temps de réfléchir davantage. Émotions,

morphine, fatigue : je ferme les yeux et
sombre à nouveau dans le néant.

Chapitre cinq : jadis

Je passe d'un flic à l'autre. Celui-là n'est pas aussi sympa : il est gros et puant. Vieille sueur accompagnée d'une haleine avinée.

Surprise : je suis dans le lit de mes parents. Je jette un coup d'œil à la

chambre. C'est, semble-t-il, la seule pièce de la maison qui soit finie : papier peint vert pâle, plancher ciré, descentes de lit en peau de mouton, et surtout un magnifique mobilier Art Déco dont une armoire à porte vitrée. Pour la visite du gendarme, ils ont eu honte, peut-être, du reste de la maison. Ils m'ont couché ici, dans ce lit qui, en plus de l'odeur de vieille sueur, en dégage une autre : celle de sperme froid. Mais comment, à dix ans, puis-je connaître cette odeur ? J'ai pensé : *mes parents...* sans leur donner un nom. Alors, comment s'appellent-ils et comment suis-je censé les appeler ?

Près du flic, il y a ma mère et un homme au visage long, à la barbichette blonde et aux yeux pleins de douceur. Il est vêtu d'une veste en velours brun rouge, d'une chemise blanche et d'une cravate bleue striée de blanc. Il porte un stéthoscope autour du cou. Je n'arrive pas à voir son pantalon, car il est assis trop près du lit. Deuxième surprise : il sent bon le savon, les habits propres et l'eau de Cologne. Il y a donc des gens civilisés dans mon cauchemar. Quel soulagement ! Je concentre mon attention sur lui, juste à temps pour l'entendre dire au gendarme : "En tous cas, je peux vous assurer qu'il n'a été ni

brutalisé ni sodomisé. Je l'ai examiné, et il est évident qu'on a pris soin de lui.”

Le gendarme se penche vers moi. Son odeur et son haleine me font horreur. Je lui tourne le dos en naviguant vers l'autre côté du lit. Je me retrouve face à un autre homme habillé en bleu de travail. Superposées aux inévitables exhalaisons de transpiration et de crasse, se dégagent des odeurs un peu moins nauséabondes : celles de sciure et de copeaux. Il a un visage lunaire, assez beau. “Faut pas avoir peur, mon petit. Le gendarme ne te fera pas de mal.”

Je me cache la tête sous le drap, et cela en dépit des émanations accrues de sperme. Ces deux-là font donc l'amour ? Non : impossible. Ils ne font pas l'amour : ils s'accouplent, c'est tout, et puisqu'ils sentent si mauvais tous les deux, ils doivent annuler mutuellement leurs effluves, et ne plus s'apercevoir de rien.

“Qui t'a enlevé ? Où est-ce qu'on t'a emmené ?” Tonne le gendarme.

La voix du médecin : “N'insistez pas : cela va venir par bribes. Avec le temps, on saura tout.”

“Mais moi,” reprend le gendarme “je veux attraper le salopard qui a fait ça. Et s’il recommence ?”

La voix du médecin : “Mon petit Olivier, qui as-tu rencontré ?”

Olivier ! C’est déjà comme cela que la femme m’avait appelé sur la petite route aux bouses de vache. Olivier... Ça aurait pu être pire. Je pense aux noms bizarres du calendrier liturgique : Damien, Côme, Eudes ou Fiacre.

“Qui ? Qui as-tu rencontré ?” Reprend la voix.

J'enlève le repli de drap qui me couvre le visage, je m'assieds dans le lit et je hurle :
“Allez-vous-en... tous... sauf le docteur.”

La femme se rebiffe : “On ne parle pas comme cela à ses parents.”

Le médecin fait des gestes d'apaisement.
“Il ne s'agit pas d'un caprice, madame. L'enfant souffre véritablement. Faites comme il dit.”

Le visage sombre, l'œil rancunier, le couple et le gendarme sortent sur le palier. L'air devient légèrement plus respirable. Je m'adresse au médecin :
“Excusez-moi : vous pourriez ouvrir la

fenêtre, s'il vous plaît ? J'étouffe, ici. Ça sent tellement mauvais !”

J'observe un léger sourire sur ses lèvres. Il se lève et ouvre la fenêtre en disant : “Le temps a bien changé. Ce n'est pas une belle journée, je te préviens. Il ne fait guère plus de quatorze degrés dehors.”

Je murmure : “J'en peux plus !”

Le docteur et moi restons de longues minutes sans rien dire. Il semble que nous apprécions tous les deux le silence.

Le médecin se rassied près du lit. Il demande, très doucement : “Qui as-tu rencontré, mon petit ?”

Je n'ai pas la réponse. Alors, sans trop savoir ce que je dis, j'articule lentement : "Je me suis rencontré moi-même", et je poursuis : "Je ne connais pas le nom de celui que j'ai rencontré, mais je sais que c'était moi. Seulement je ne sais même pas comment je m'appelle. Elle a dit Olivier, mais Olivier comment ?"

"Olivier Fleury."

Chapitre six : Hic et nunc

Quand je me réveille, l'infirmière est partie. Elle a été remplacée par une jeune femme au fin visage osseux et aux longs cheveux châtons. Elle a les yeux verts, légèrement cernés de noir et de violet.

Aucune trace de maquillage, ce que j'apprécie instantanément. Qui que je sois, qui que je fusse, je sais au moins, que je déteste le maquillage. Selon les critères habituels de l'esthétique féminine, elle n'est pas belle, mais reste néanmoins étrangement attirante. Elle ne porte pas l'uniforme des infirmières. Elle est habillée d'un chandail brun à col roulé en laine très fine, et d'un pantalon en denim qui moule élégamment des jambes élancées. Elle porte des bottillons noirs à talons de quatre ou cinq centimètres. Je regarde sa poitrine, et j'ai la satisfaction de n'y voir pratiquement aucune protubérance.

Quand je comprendrai mieux quelle a été ma vie, je comprendrai peut-être aussi pourquoi je n'aime pas les seins. Mon regard descend vers la ceinture. Ventre parfaitement plat.

Cette femme me fascine : elle capture en moi tout ce qui fonctionne encore mentalement ; je me sens comme possédé... mais possédé par un ange, et non par un démon ; malgré tout, je souffre encore tellement que même si elle se dénudait je ne pourrais pas bander. J'ai soudain cet horrible doute : pourrai-je, un jour, me remettre à bander ? Quand ai-je fait l'amour pour la dernière fois ? Il y a quarante-huit

heures, deux semaines, trois mois ? Et avec qui ? Alors que mes regards caressent cette magnifique jeune femme, je sais maintenant que, n'en déplaie à l'infirmier qui le proclame à la ronde, je ne suis pas homosexuel.

Par deux fois, j'ai pensé *jeune femme* mais elle n'est pas si jeune que cela. Suis-je donc vieux ? Je lui demande : "Quel âge avez-vous ?" Je vois ses sourcils qui se lèvent sous l'effet de la surprise. Il est toutefois évident qu'elle n'est ni choquée ni offensée. Il me semble que – il y a de cela bien des époques - on intimait aux gamins de ne jamais demander son âge à une dame.

Maintenant, je m'en fous. Je ne sais pas quel sorte d'enfant j'étais, mais j'ai la profonde certitude que le nouveau moi est différent de l'ancien. Je le sens plus tolérant, plus calme, plus humain, mais plus audacieux aussi et surtout plus indifférent au regard des autres. Elle répond : "J'ai quarante-sept ans."

"Et moi ?"

"Comment cela ?"

"Et moi, j'ai quel âge ?"

"Comment le saurais-je ?"

"Quel âge me donneriez-vous si vous me croisiez, comme cela, dans la rue ?"

“Je ne sais pas. Si je fais abstraction de vos blessures, si on vous repeigne, car vous êtes tout ébouriffé, et si on vous rasait, je dirais entre soixante-cinq et soixante-dix, à peu près.”

“Vous pourriez me passer un miroir ?”

Elle hésite. “Je... J’irai vous en chercher un tout à l’heure. Il n’y en a pas dans cette pièce.”

Je ne réponds pas. Je suis très déçu. Non seulement je ne connais pas mon âge, mais je viens de me rendre compte que je ne sais même pas à quoi je ressemble. Je n’ai pas l’intention de bouder comme un gamin, mais je dois en avoir l’air. Elle

quitte la pièce. Je ferme les yeux. Je dois admettre que, curieusement, sa présence m'a fatigué.

Lorsque je me réveille, je suis seul, et il fait nuit. La chambre n'est baignée que dans la lumière jaunâtre et malade du corridor passant au travers de l'imposte vitrée. Les fenêtres donnant sur l'extérieur sont noires. Combien de temps ai-je dormi ? Est-il cinq heures de l'après-midi en hiver ? Vingt-trois heures en été ? Je n'ai aucune idée de la saison. Il faudra que je me renseigne. La porte s'ouvre, et une infirmière que je ne connais pas entre, allume la lampe de chevet et me regarde.

“Ah, vous êtes réveillé monsieur Vingtoiseaux. Natasha n’a pas voulu le faire, et le docteur pense que vous avez encore besoin de sommeil. Avez-vous faim ? Je vous ai apporté des sardines à l’huile et des tartines.”

“Un instant, un instant : comment m’avez-vous appelé ?”

“Oh, ne faites pas attention. Oui, j’ai dit Vingtoiseaux parce que c’est comme cela qu’on vous a baptisé. Il faut bien donner un nom aux patients, sans cela on ne s’y retrouve plus. C’est l’infirmière en chef qui a inscrit le nom sur votre fiche de traitement. Vous allez rire, mais elle vous

trouve très beau. Alors, elle a dit que vous deviez avoir séduit au moins vingt femmes dans votre vie, et Jean-Charles, le jeune infirmier stagiaire a dit qu'on devrait vous appeler Vingtoiseaux.”

“C'est absurde.”

Mon esprit dérive. J'ai dû faire mon service militaire quand j'étais jeune. Je perçois de vagues silhouettes dans une chambrée. Il y a deux matelots, un Crétin et un Jurine. Je sais qu'au début cela faisait rire. On s'appelait strictement par nos noms de famille, mais il est étonnant de constater avec quelle facilité le sens de la bizarrerie s'émousse. Très

vite, ces noms de famille se transforment en simples sonorités sans double sens. Alors, Vingtoiseaux, pourquoi pas ? Ça évoque certains patronymes du Québec comme Bonvoisin, Joyeuxgars ou Vertchapeau. Alors, au lieu de me fâcher, je demande : “Vous m’avez donné un prénom aussi ?”

“Non, mais vous pouvez en choisir un, si vous voulez.”

“Olivier ?”

“D’accord : je vais le mettre sur votre fiche de traitement : monsieur Olivier Vingtoiseaux.”

Je ne veux absolument pas lui donner le nom de Fleury. Pourquoi ? Difficile à dire. J'ai simplement l'impression que ce serait dangereux. Après tout, je suis peut-être quelqu'un de peu recommandable. J'aiguille la conversation vers un autre sujet : "C'est qui, la psy ?"

"C'est le docteur Têtu. Elle est très simple et très gentille. Elle insiste pour qu'on l'appelle Natasha. Vous lui avez demandé un miroir, mais quand elle est revenue, vous dormiez comme un bébé. Elle n'a pas voulu vous déranger."

“Je ronflais ?”

“Je... non, je ne pense pas.”

“Dites, Natasha... C’est joli comme prénom. Elle est Russe ?”

“Pas du tout. Vous pouvez lui faire confiance. Elle a déjà guéri beaucoup de gens.”

L’infirmière recule. Elle doit se demander si elle n’a pas fait une bourde en mentionnant le mot « guéri », car elle se reprend : “Je voulais dire qu’elle a aidé beaucoup de gens. Je ne voulais pas dire que vous étiez...”

J'essaie de sourire. “Ça va, j'ai compris. Dites-lui que j'ai hâte de la revoir, avec ou sans miroir.”

“Tiens, tiens ! C'est vrai qu'elle a le don d'attirer beaucoup les gens d'un certain âge. Oh pardon ! Je ne voulais pas dire ça non plus... Décidément, je mets les pieds dans le plat aujourd'hui.”

Je ne réagis pas. Je ne ris pas, je ne me fâche pas. Encore une fois, je me sens immensément fatigué. Je ferme les yeux. J'entends l'infirmière qui sort discrètement de la chambre.

Chapitre sept

“Ce que vous appelez vos cauchemars”
entame la psy, “ne correspond pas
nécessairement à la réalité.
Accepteriez-vous d’être hypnotisé ?”

Je hausse les épaules et je souris.

“Pourquoi souriez-vous ?”,
demande-t-elle.”

“Parce que, comme tout le monde, j’ai
dû fantasmer quand j’étais adolescent
sur les possibilités de l’hypnose.”

“C’est-à-dire ?”

“Avec les filles, bien sûr. Par exemple, si
je pouvais vous hypnotiser, je vous
demanderais de vous déshabiller.”

Natasha ne réagit pas. Un long silence.
Elle fixe le parquet d’un regard morne.
Je me sens coupable ; alors j’ajoute :
“Allons, un petit sourire, au moins !”

“Vous ne savez pas ce que c’est.” murmure-t-elle, “C’est un calvaire. Tous les hommes que je rencontre essaient de me draguer. Vous aussi, apparemment. C’est dur.”

Je sens que nous sommes entrés dans le domaine des confidences. C’est elle le patient, c’est moi le psy ; mais je décide de ne pas jouer le jeu. Ce genre de pleurnicherie révèle, de la part de certaines femmes, un état d’esprit que je trouve suprêmement irritant. Je décide de la secouer un peu : “C’est dur ? Aussi dur que de mourir d’un cancer ? Que de passer sa vie dans un fauteuil roulant,

d'être sourd ou aveugle... ou même simplement amnésique ?”

Elle soupire. “Non, sûrement pas. Mais je vous vois venir : vous allez me dire que si j'attire les hommes c'est de ma faute.”

“Jamais de la vie : je laisse cela aux obsédés de la charia. Vous savez, il y a chez la femme, comme chez l'homme, une véritable trinité : la beauté, l'intelligence et le côté sympathique. Certaines femmes ne possèdent aucune de ces trois qualités. La plupart en possèdent une ou deux. Elles sont sympas et belles, mais pas intelligentes. Ou bien, elles sont belles et intelligentes,

mais font preuve d'un caractère de cochon. Ou encore, très injustement, la nature les a créées intelligentes et sympas mais leur a donné un physique ingrat. Les femmes qui, comme vous, sont à la fois belles, intelligentes et sympathiques ne courent pas les rues. Les hommes vous draguent parce que vous faites partie des perles rares. Vous connaissez l'expression «Faute de grives, on mange des merles ?» Eh bien, dans leur immense majorité, les gens, hommes ou femmes, sont des merles et doivent se contenter d'un autre merle. Alors, quand ils sont en présence d'une grive, ils perdent un peu la tête. C'est normal,

et en ce qui vous concerne, ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine.”

J'ai droit à une ombre de sourire, cette fois ; puis le sourire devient radieux : “Ça vaut mieux que d'avaler d'la mort-aux-rats.”

Je renchéris en chantant : “Ça vaut mieux que de sucer d'la naphthaline.”

Elle me rejoint : “Ça vaut mieux que d'faire le zouave au pont de l'Alma.”

Que penserait quelqu'un qui entrerait en coup de vent par mégarde ? Nous restons longtemps silencieux puis elle ajoute : “Merci du compliment.”

“De rien. Mais n’attendez surtout pas que je vous plaigne.” Encore un long silence, mais feutré, celui-là, complice et confortable... J’ajoute : “En ce moment, il est évident que je n’ai ni grive ni merle. Et vous ?”

À ma grande surprise, elle ne m’envoie pas promener, ne me dit pas de m’occuper de mes affaires. “Moi ? Moi, j’ai un merle et j’y tiens, car tout compte fait, les autres merles que j’ai rencontrés ne le valaient pas. Et puis, on s’habitue à son merle, et puis et puis... je suis devenue trop paresseuse pour en chercher un autre.”

“Et lui ? Se rend-il compte qu’il est aimé d’une grive ? Ou bien, comme la plupart des hommes, est-il trop... aveugle (*j’allais dire «stupide»*) pour s’en rendre compte et l’apprécier à sa juste valeur ? Je ne sais pas si, dans mon existence antérieure, j’ai eu la chance d’être aimé d’une grive, mais je sais sans l’ombre d’un doute que si cela se produisait, je ferais beaucoup plus que simplement l’aimer : elle deviendrait ma raison d’être, ma raison de vivre.”

Je vois une larme glisser sur la joue de Natasha. Je prétends n’avoir rien remarqué. Elle se mouche.

Je ferme les yeux. “Bon : allez-y, hypnotisez-moi.”

“Ne fermez pas les yeux.” Elle lève un indexe comme si elle voulait se mettre à prêcher. “Suivez les mouvements de mon doigt.”

*

Je cours sur la pelouse. J’ai sept ou huit ans. Cette pelouse s’étend devant la façade de ce qui ressemble à un manoir, ou encore un presbytère. Près de moi, sautillant, gambadant, il y a un beau chat angora blanc qui répond au nom de Mikado. Il y a aussi un lapin ; blanc également. Les deux animaux ont l’air

de bien s'entendre. Ils courent en parallèle. Le chat est plus rapide. Il s'arrête pour attendre son compagnon de jeux.

Au milieu de la pelouse, se dresse un arbre. Est-ce un if ? En tous cas, c'est une chandelle parfaitement effilée. Il appartient à la famille des conifères, sans aucun doute. Ses bas branchages effleurent le sol et se recourbent avec élégance. Le chat et le lapin s'y précipitent. Les oreilles rabattues, les yeux exorbités comme s'il était en colère, le chat y grimpe sur un mètre à peu près puis jette un regard vers le bas. Le lapin essaie lourdement de se hisser sur la

première branche. J'ai envie de rire, mais je ne ris pas afin de ne pas vexer ce pauvre animal. Mikado, un peu déçu, descend à reculons.

*

En me découvrant ce que je lui ai dit sous hypnose, Natasha ne se gêne pas pour rire. Me croit-elle ? Il est probable que les bons psys n'ont pas plus le droit de se moquer de leurs patients que je ne me sentais le droit de rire du lapin. Mais Natasha n'est pas une psy comme les autres. “Un lapin qui essaie de grimper aux arbres ? C'est ça, oui ! Vous pensez que je vais gober vos élucubrations ?”

Une psy pas comme les autres ? Mais qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je n'ai aucune expérience en la matière. En tous cas, je trouve son attitude rafraîchissante et revigorante. Si je veux être honnête avec moi-même, et regarder tout au fond de mon esprit, je me rends compte que cette réaction de sa part a déclenché en moi quelque chose qui ressemble dangereusement à un début d'attirance. Je suis en train de tomber amoureux ; oh, pas trop, mais un peu quand même. Je me sens comme un randonneur qui s'approche d'un précipice mais n'a pas l'intention d'y

tomber, car on tombe amoureux,
n'est-ce pas ?

*

Le lendemain, je suis toujours à l'hôpital, mais je ne suis plus alité. Nous sommes, Natasha et moi, dans un bureau et assis sur de profonds fauteuils de cuir ocre. La première chose que j'ai faite lorsque l'on m'a donné la permission de me lever... ou plutôt lorsqu'on m'a aidé à me lever pour faire quelques pas (une infirmière à ma gauche, un infirmier à droite) a été d'aller me regarder dans la salle de bain.

Natasha n'est jamais revenue avec un miroir. Elle a dû oublier.

Je me suis contemplé. Comment l'infirmière en chef a-t-elle pu me trouver beau ? On m'a rasé le crâne pour soigner mes blessures, mais on l'a fait à la va-vite. Des touffes de cheveux raides et (apparemment) sales y poussent encore comme des touffes de yuccas dans le désert. J'ai toujours sous l'œil gauche un grand cercle mauve marbré de jaune. Je constate que je possède un visage ovale, assez régulier, des sourcils noirs, plutôt fournis, des yeux bruns, des lèvres normales, ni minces ni charnues. Ce que je remarque immédiatement, c'est le

teint gris et malsain de mes joues, et celui, couperosé, presque alcoolique de mes pommettes. Je me rends compte que j'ai un regard triste. Non, vraiment, je ne vois rien là de très attirant. Les réflexions de l'infirmière en chef devaient être sarcastiques.

Ce bureau de Natasha n'est pas celui de son cabinet professionnel privé. Celui-là est en ville : nous sommes dans le local dont on lui laisse l'usage à l'hôpital. Il est probable que d'autres psys viennent aussi pour y travailler ; ou devrais-je dire donner une consultation ? C'est une pièce anonyme, à l'ameublement neutre. Un motel pour maladies mentales. Pas

de divan freudien non plus. Les psychiatres modernes installent leurs patients sur des fauteuils. Pas d'étagères couvertes de beaux livres à la tranche dorée, du genre qu'on ne lit jamais. Sur la nudité du bureau, pas de photos de famille. Pas de dessins maladroits venus de jeunes enfants. Aux murs, des marines : voiliers trois-mâts du dix-neuvième siècle, chalutiers, ou encore des vues sur la mer perçue entre des pins maritimes...

L'hôpital n'est pas climatisé mais les murs isolent bien de l'extérieur. Le peu que j'ai pu en voir de cet extérieur me donne en effet à penser que nous

sommes en été et qu'il fait très chaud. Devant l'hôpital s'alignent de basses maisons blanches aux volets bleus. Certaines possèdent un petit jardin : pas plus d'un mètre de profondeur le long des façades. Sur ces étroites bandes de terre poussent des hortensias. Les boules de fleur semblent fatiguées, ce qui me porte à croire que nous arrivons en fin de saison pour cette plante.

J'ai vu passer trois cyclistes : un homme et deux femmes. Je n'ai pas bien vu l'homme, mais les femmes portaient chacune un pantalon en toile style pirate, s'arrêtant à mi mollet et une chemisette. Les manches d'un chandail,

serré autour de leur taille, menaçaient de se prendre dans les rayons de la bicyclette.

Natasha me trouble de plus en plus. Aujourd'hui, à cause de la canicule, elle a mis un short en denim bleu qui est non seulement très court mais qui, en plus, est fendu de quelques centimètres sur les côtés. C'est un peu l'uniforme de ceux et celles qui courent sur de longues distances. Je pense aux marathons. Ses longues jambes effilées se terminent, pieds nus, dans des sandales. Au-dessus du short, elle a opté pour un corsage sans manches dont la poitrine est ornée d'un motif floral rose et bleu. Est-ce

pour me déstabiliser qu'elle s'est habillée ainsi ? On ne sait jamais avec les psys. Ils ont plus d'un tour dans leur sac. En tous cas, c'est réussi : je ne sais plus trop ce que je lui raconte. Je bafouille. Je souhaite (j'espère) qu'un faux mouvement de sa part me donnera l'occasion de plonger furtivement mes regards dans la patte du short, et que j'apercevrai la bordure blanche d'une petite culotte, faucille délicate d'une nouvelle lune. C'est sûrement le signe que je vais mieux.

Quand soudain elle parle, elle me fait sursauter. Je reviens de loin. Navire sortant de la brume, j'émerge d'un

merveilleux océan où je n'ai pourtant passé que quelques secondes, mais où le temps s'est arrêté : un océan de bonheur, de beauté féminine, de cuisses douces et longilignes que dans mon mini-rêve ont effleuré mes lèvres, un univers de seins minuscules arqués par le plaisir, un monde de baisers tendres, de susurrements d'amour.

Ai-je connu tout cela ? Fais-je, au contraire, partie de ces hommes qui n'ont su que l'imaginer ? Natasha me ramène sur terre, ou plutôt elle me renvoie dans le monde de l'hypnose.

*

“Et derrière cette pelouse aux lapins blancs, que remarquez-vous comme bâtiment ?”

“Une grosse habitation carrée avec cinq fenêtres à l'étage. Seulement quatre fenêtres au rez-de-chaussée, mais il y a une porte au milieu. On dirait l'une de ces maisons bourgeoises du XIX^e siècle qu'affectionnaient les notaires, docteurs ou pharmaciens. La pierre est sombre, mais ce n'est pas dû à la pollution, comme ce serait le cas en ville. Nous sommes à la campagne, je crois.”

“Frappez à la porte.”

“Pardon ?”

“Que se passe-t-il si vous frappez à la porte ?”

Là, je me réveille et je décide d'abandonner l'évocation instinctive que Natasha m'a demandé de suivre jusqu'ici. Mes regards se posent sur son short, mais sans m'y appesantir. Je lève les yeux vers son visage, puis vers le mur qui se trouve derrière elle, puis vers la baie vitrée. “Je ne peux pas, madame. Ça me gêne.”

Ai-je des dons de comédien ? Pourquoi pas ? En tout cas, je n'éprouve aucune difficulté à jouer la comédie et à bien la jouer car, apparemment, ça prend.

Toutefois, si je suis comédien, je ne suis pas célèbre : on m'aurait reconnu.

“Rien ne peut gêner un psy. Je vous ai déjà dit de ne pas m'appeler Madame. On se vouvoie afin de garder entre nous une distance de bon aloi. Après tout, on n'a pas gardé les vaches ensemble, comme on dit, mais on s'appelle par les prénoms.”

Je remarque qu'elle a dit un psy. On peut dire une psy. Psychiatre, en tant que substantif, peut être à la fois masculin et féminin ; mais j'ai aimé qu'elle dise un psy. Elle se démarque ainsi des absurdités du politiquement

correct qui ont pondu une auteure, une écrivaine ou une professeure. À ce régime-là, il faudrait aussi dire, pour les hommes : un sentinél, un nouveau recru et un estafêt. Une personne deviendrait un person. Et que dire d'une victime ou une sommité au masculin ? S'il y a une chose dont les soixante-huitards et leur progéniture n'ont jamais eu peur, c'est bien du ridicule. Dommage qu'il ne tue pas.

“D'accord, Natasha, Vous l'aurez voulu, on y va :

Je sonne. La porte est ouverte par une gentille vieille femme aux abondants

cheveux blancs et au doux sourire. Entrez, me dit-elle : Rusika vous attend.”

“Décrivez-moi en détail tout ce que vous voyez.”

Là j’arrête de tricher. Je ne ferme pas physiquement les yeux. Cependant, je les ferme mentalement. Je suis à nouveau dans mon rêve, ce rêve où m’a entraîné Natasha afin, selon elle, de retrouver mon enfance. Je joue le jeu. “Le vestibule est plutôt sombre, comme celui d’une grosse ferme du Cotentin. Ce n’est pas un couloir, c’est une pièce carrée.”

Natasha prend des notes. Je sens... je sais qu'après coup, elle va me parler du Cotentin. Pourquoi, dira-t-elle, avez-vous dit Cotentin et non pas Manche ou Normandie ? Pensez-vous y avoir passé votre enfance ?

Je continue : “Nous pénétrons dans un grand salon aux meubles bien cirés, comme de l'ambre foncée. Il y a des tableaux sur les murs. Eux aussi sont presque noirs. On y distingue vaguement des chevaux, des armures, des scènes de batailles.” Jusque-là, tout va bien. Je rentre dans le monde que Natasha me demande de recréer... ou de créer.

Malgré tout, je n'ai pas oublié que j'ai envie de la choquer. Je me décroche de mon rêve comme on décroche les wagons d'une locomotive. En fait, pourquoi ai-je envie de choquer cette délicieuse jeune femme ? Parce qu'elle me plaît, tout simplement, parce qu'elle m'attire. Est-ce que je l'aime, comme je l'ai déjà supposé ? Non : il ne faut pas aller jusque-là. J'ai peur d'aller jusque-là. Je suis comme le gamin de CM2 qui en pince pour une fille de sa classe, et qui ne trouve rien de mieux à faire que de tirer sur ses nattes, comme s'il voulait lui dire : *tu ne devrais pas être si belle, tu ne devrais pas me bouleverser quand je te*

regarde, tu ne devrais pas jouer avec quelqu'un d'autre. Cela me fait mal. Alors je vais te faire du mal, moi aussi.

Mes regards se sont perdus sur le carrelage en grès de la pièce où m'a conduit le rêve. Combien de temps suis-je resté comme cela ? J'ajoute : "Sur le sofa, au fond du salon, il y a une jolie petite fille de mon âge. Elle s'appelle Rusika, et elle est toute nue."

*

Je me réveille et regarde Natasha dans les yeux. J'ajoute : "Désolé, je suis fatigué." Elle ne lâche pas le morceau : "Toute nue" ? Le *toute nue* l'a émoustillée.

Voilà un cliché qui se confirme : les pys ne pensent qu'à ça. J'en aurais des choses à lui dire si je n'avais pas tellement envie de regagner mon lit ! Je pourrais lui dire qu'à mon âge (quel qu'il puisse être) la nudité des enfants me laisse de glace. Je pourrais lui dire, ou plutôt lui redire, que c'est elle, Natasha, que j'aimerais voir toute nue. Elle me secoue les épaules alors que, ayant piqué du nez, je risque de rouler par terre. Elle appelle l'infirmier.

Chapitre huit

“Vous pourriez me donner un somnifère, s’il vous plaît ?” L’infirmier me lance un regard torve. “Certainement pas.”

“Mais enfin, pourquoi ?”

“Parce que vous êtes déjà fatigué. Vous vous endormez après chaque visite chez la psy. Cet après-midi, vous avez piqué du nez dans son bureau. Un somnifère, c’est la dernière chose que vous avez

besoin.” Je pense : *Barbare ! Dont vous ayez besoin.* L’enseignement scolaire des soixante-huitards a bien atteint son but qui était de détruire le fleuron de notre patrimoine : la langue française elle-même.

J’ai peur de m’endormir comme on s’endort normalement, c’est-à-dire peur de me retrouver dans la maison de Zizi – le chat qui doit mourir – cette maison dont les ouatères se trouvent dans le jardin. Je sens que je vais résister de toutes mes forces à l’endormissement. J’ai besoin de quelque chose qui m’assomme, et qui, dans la foulée, effacerait mes cauchemars. Je ne dirai

rien. L'infirmier me prendrait pour une mauviette. Je ressasse tout cela et je sombre dans le sommeil.

*

Sombrer, c'est bien le mot. Je me retrouve au commissariat d'une gendarmerie. Le gros con qui est venu me parler chez mes parents est là. Il y a un autre gendarme, d'un gabarit plus courant. Il a un visage rouge violacé et une courte moustache aux poils raides. Diagnostic immédiat : pendant son travail, il fait preuve d'une mentalité de petit chef alcoolique et sadique ; chez lui, il est régulièrement brutal avec son

épouse et ses enfants. Heureusement, mon père est debout derrière moi. Je ne le connais pas et je n'ai pour lui aucun sentiment d'affection, mais je sens qu'il ne va pas admettre qu'on me fasse du mal.

L'interrogatoire est le même que celui du matin. Je fais l'idiot. Je me rends compte, avec une certaine fierté intérieure, que je suis plutôt doué pour cela. J'observe l'exaspération des deux gendarmes. Puis, je me dis qu'après tout, ils essaient de faire leur boulot et de découvrir qui m'a enlevé. Mais ai-je vraiment été enlevé ? Mes regards tombent sur une vieille machine à écrire

Remington-Rand sur laquelle Sergent Alcoolique tape d'un doigt avec une lenteur exaspérante, ce qui énerve clairement Gros Con. Il me pose la question déjà posée par le docteur : "Qui as-tu rencontré ?" Je décide finalement de lui donner la même réponse : "Je me suis rencontré moi-même." Le médecin avait, semble-t-il, trouvé la réponse intéressante. Il avait posé la main sur son menton, et ses regards s'étaient, par la fenêtre, perdus dans la contemplation des dômes de granit qui, de l'autre côté de la route, transperçaient par endroits la peau d'une prairie parsemée

d'épineux. Le gros flic, lui, n'apprécie pas du tout. "On perd son temps !" hurle-t-il. "J'en ai assez de vos conneries. Foutez-moi le camp tous les deux."

Nous foutons le camp. Mon père arbore un demi-sourire. Ce n'est pas un mauvais bougre, même s'il a décidé de tuer le chat. Il est de mon côté.

Chapitre Neuf

Je raconte mes cauchemars à Natasha. Ça me soulage. Sont-ce vraiment des cauchemars ? Je ne me réveille pas en hurlant de peur, la peau couverte de sueur et le cœur battant la chamade. Je me réveille avec un intense sentiment de soulagement, comme un claustrophobe qui émergerait enfin d'un étroit tunnel. Natasha est mon rayon de soleil, mon souffle d'air frais.

“Parlez-moi de Rusika” demande-t-elle d’emblée.

Nous sommes dans son bureau. Elle a enlevé son short. Enfin... (Y a-t-il des lapsus mentaux ? Des lapsi ?). Je veux dire qu’elle est habillée différemment aujourd’hui : longue robe d’été blanche en coton léger, décorée de motifs floraux. Manches longues, petit col droit serré autour du cou. Socquettes blanches, tennis. On ne voit qu’une vingtaine de centimètres de ses tibias, mais elle reste affolante.

Je me lance : “Natasha, je vous dois des excuses. Le nom de Rusika me dit bien

quelque chose, mais elle n'est pas dans ce manoir, et elle n'est certainement pas toute nue.”

“Je m'en doutais un peu. Les petites filles de dix ans sont en général très pudiques. Pourquoi me raconter de telles billevesées ?”

“*Parce que je vous aime*” ai-je envie de répondre. J'essaie, au contraire, de changer de sujet : “Billevesées, dites-vous ? J'adore quand vous employez des termes désuets. Vous et moi sommes très Vieille France.”

“Ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Pourquoi avoir inventé cette histoire ?”

“Vous savez bien qu’il y a un petit démon qui sommeille en chacun de nous.”

“Je veux bien le croire. Vous êtes triste et silencieux la plupart du temps, mais avant votre accident vous étiez peut-être un joyeux drille. En fait, ça ne m’étonnerait qu’à moitié. J’ai rencontré des gens solennels et sérieux qui, en dehors du travail, se comportaient comme des ados en vacances... ouais... c’étaient des chefs d’entreprise, des hommes politiques, des personnalités de la télévision.” Sa voix s’effiloche vers la fin, et elle regarde le tapis comme s’il lui ouvrait la porte vers un autre monde.

“J’ai dit que je vous présentais mes excuses. Que voulez-vous de plus ?”

“Je veux que vous me fassiez confiance, que vous oubliiez vos angoisses nocturnes.”

Nouvelle séance d’hypnose. Je me retrouve au manoir. La voix de Natasha me parvient, cotonneuse, comme arrivant d’un autre monde : “Où êtes-vous ?”

“Au manoir, à l’intérieur. Mais c’est difficile. Je n’arrive pas à rentrer dans toutes les pièces. Je me sens lourd. Je manque d’air. Par contre, lorsque j’étais

à l'extérieur, j'étais en vie. Alors, je veux sortir. Je sors.”

“Avec le chat et le lapin ?”

“Entre autres. Une petite rivière traverse la propriété. Je sais que nous pouvons y pêcher sans être obligé d'acheter un permis et sans craindre l'arrivée du garde-champêtre.”

“Qu'est-ce qu'on y pêche ?”

“À vrai dire, il n'y a que moi qui pêche. Les adultes sont encore des ombres, mais aucun d'entre eux ne taquine le goujon. Je vois une vieille dame, tout habillée de noir.”

“Celle-là même qui vous avait ouvert la porte ?”

*

Je me réveille en sursaut.

“Ah, j’adore quand vous parlez comme cela.”

“Quand je parle comment ?”

“Celle-là même. Vous vous rendez compte ? Quelle élégance ! Vos paroles sont comme une douche d’eau tiède sur un corps raidi par le froid.” J’ai envie d’ajouter : *et elles me font bander*. En effet, depuis quelques heures, je suis soulagé de constater que je peux avoir

une érection. J'avais eu des doutes. Ce matin, vers cinq heures, je me suis réveillé avec une belle trique. Je n'ai pas osé vérifier si elle fonctionne. Ce sera pour une autre fois.

“Nous reparlerons de mes paroles en d'autres circonstances. Qui voyez-vous en plus de la vieille dame ?”

Et c'est reparti !

“Je suis une fois de plus au salon. Sur la droite, il y a une porte, et dans l'embrasure, se tient une femme, la quarantaine peut-être, un peu pâlotte et malade. À gauche de la cheminée, une autre porte, et dans la pièce adjacente je

sais qu'il y a quelqu'un. C'est un ecclésiastique, me semble-t-il. Ce serait un chanoine que cela ne m'étonnerait guère. Il y a comme une odeur de sainteté dans la maison."

"Vous vous moquez de moi."

"Pas du tout. C'est simplement la première formule qui me soit venue en tête. Voilà, j'y suis. C'est une maison calme qui sent la cire. C'est aussi une maison où personne ne fume, ce qui devait être assez rare à l'époque.

"Très perspicace. Allez, ressortez. On peut revenir à la rivière et à la pêche ? Qu'y a-t-il dans cette rivière ?"

“Dans et autour de la rivière, c’est un monde enchanté. Des oiseaux d’abord. Un jour, j’ai vu un martin-pêcheur. Un autre jour, un merle bleu. Par temps d’orage, les hirondelles rasant les flots à des vitesses folles pour gober les insectes. Et parlons-en des insectes : libellules, papillons, moucheron. Sur l’eau, il y a des patineurs qui affectionnent les endroits où le courant tourne au ralenti, mais qui doivent malgré tout, en sursauts mécaniques, se hisser, constamment, vers l’amont. Je vois des gyryns aussi.”

“C’est quoi un gyryn ?”

“On dirait un gros hanneton tout noir. Il peut voler, nager et même vivre sous l'eau où il bouge avec la lenteur d'un koala dans son eucalyptus.”

“Et les poissons ?”

“On les voit. *L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.* Sur le sable du fond, ils passent en souples ombres allongées. Le long des berges, les algues vert pâle s'étirent parfois, poussées par le courant. J'ai envie d'approcher mon visage de cette fraîcheur liquide. J'en hume le parfum de feuilles gorgées d'eau après la pluie, je me laisse hypnotiser par le léger clapotis du flot contre les rives.”

“Et vous les pêchez, ces poissons ?”

“Comme tous les gamins, j’ai commencé par des vairons avec de minuscules hameçons et une ligne d’à peine un mètre de long attachée à un scion de canne. Je m’approchais de la rivière en rampant pour que les poissons ne me repèrent pas. Plus tard, j’ai adopté la même technique envers les truites, mais il m’est arrivé d’attraper d’autres animaux.”

“Par exemple ?”

“Des anguilles... et, un jour, un canard qui passait pas là. Alors, le lendemain, on a mangé du canard. La vieille dame,

si douce en apparence, avait dû être élevée à la dure car elle a tordu le cou de cette pauvre bête, l'a plumée, vidée et pendue au garde-manger, tout cela en trois coups de cuillère à pot.”

“Si je vous emmenais dans le Cotentin, vous sauriez retrouver la maison du chanoine et la rivière enchantée ?”

“Peut-être, mais tout cela fait partie d'un monde qui n'existe plus. La vieille dame est certainement morte. Le chanoine aussi. Quant à la rivière, elle doit être polluée par les engrais, pesticides, fongicides et autres cides. Fini les libellules, gyrins et insectes

bizarres. Fini les poissons. *You can never go home* disait Henry Thoreau.”

“Vous parlez anglais ?”

“Il me semble que oui... Oui, maintenant que vous le dites, je parle anglais couramment.”

*

“Comment se fait-il que l'enfance racontée sous hypnose soit si différente de celle que vous dépeignent vos cauchemars ? Laquelle est la vraie ?”

“La vôtre, j'espère.”

Chapitre dix : Jadis

On s'habitue à tout, même si on ne le souhaite pas. Je me familiarise avec cette maison dont seule une pièce, la chambre des parents, possède vraiment l'allure d'un habitacle normal dans une maison normale.

Je m'habitue à ne changer de sous-vêtements et de chemise qu'une fois par semaine, et de pantalon qu'une fois par mois. Je m'habitue (mais j'ai beaucoup plus de mal) à me torcher avec *Ouest France*, bien content si j'y trouve encore un Lariflette. Le reste du temps, je m'habitue presque à l'odeur des autres.

Mes parents me disent que je suis, selon leur terme, obsédé par le corps et que ce n'est pas sain. Je me brosse les dents après chaque repas, ce qu'ils considèrent comme une manie. En cachette, lorsque je peux, je me lave le sexe, les aisselles et les pieds... à l'eau froide, bien entendu,

mais tant pis ! Je me lave aussi la raie des fesses et le trou du cul avec un gant de toilette dont c'est le seul usage. Ensuite, je savonne ce gant, je le rince et je le mets à sécher sur le rebord de ma fenêtre.

On me donne un peu d'argent de poche et l'on s'attend à ce que je le dépense pour acheter des bonbons. En ville, pas de supermarché. Je balaye du regard les étagères de l'épicerie dans l'espoir d'y trouver un déodorant. Peine perdue. Puis me vient l'idée d'aller à la pharmacie, et là, j'ai davantage de succès. "C'est pour ta maman ?"

“Oui, bien sûr.” Et je reviens à la maison en serrant précieusement dans ma sacoche d’écolier un petit pot en verre bleu foncé, plein d’un onguent blanchâtre qui s’appelle Odorono, la seule marque que j’aie jamais vue durant le cauchemar de mon enfance. Aller se procurer la moindre des choses n’est pas une mince affaire car nous habitons à la campagne, à deux ou trois kilomètres de la petite ville.

J’ai pourtant l’impression... non, la certitude qu’une partie de la population est propre. Je me souviens du médecin venu à mon chevet.

Un jour, alors que mon père et moi marchons sur un trottoir, nous sommes abordés par un homme qui semble nous connaître. “Tu te souviens de monsieur Merlaud, tout de même ?”

“Non.”

Monsieur Merlaud a l'air vexé, mais mon père le tire sur le côté et lui murmure quelque chose à l'oreille. J'ai l'ouïe aussi développée que celle d'un chat sauvage, et j'entends tout ce que dit mon père : “Le petit a été enlevé pendant plus d'un mois par des Romanichels. Il est resté un peu bizarre. Faut pas faire attention.”

Enlevé par des quoi ? Comme dans les romans d'Eugène Sue ou dans le *Sans Famille* d'Hector Malot ? Ainsi donc j'ai été enlevé, puis je me suis échappé. Mais j'en ai conservé des séquelles. C'est la version officielle.

“Dieu sait ce qu'ils lui ont fait !” disait ma mère à qui voulait l'entendre, et cela sans se préoccuper de savoir si moi, je l'entendais. “Depuis son retour, il n'est plus le même.”

“Ah, c'est bien triste.” Opinaient les autres grenouilles de bénitier, tout en me regardant avec ce sourire qui se veut compatissant, mais qui ne peut

s'empêcher de jouir du malheur des autres.

Monsieur Merlaud est plus sincère. “Aimerais-tu venir voir mon atelier ?” Il s'est penché vers moi et je m'aperçois qu'il sent bon et que ses habits sont propres. Je dois avoir l'air interloqué par son offre.

“Monsieur Merlaud fabrique des petits bateaux en bois... des jouets. Il en vend jusqu'au Brésil.” Ajoute mon père.

Je passe une après-midi extraordinaire. Les machines sont gérées par quinze ouvriers handicapés (physiques et mentaux). Ils sourient et blaguent tout

en travaillant lentement mais de façon appliquée. Je suis émerveillé par ces centaines de coques lisses comme des œufs, puis par l'atelier de peinture qui leur donne l'aspect de yachts, de cotres ou de chalutiers ; enfin par l'atelier de finition pour les mâts, les voiles et les cordages. On passe ainsi de l'arôme du bois à celui de la peinture et finalement celui des cartons d'emballage.

Question emploi, monsieur Merlaud est clairement en avance sur son temps. Peut-être y a-t-il eu un ou plusieurs handicapés parmi ses proches. On est plus sensible aux misères humaines lorsqu'on les a côtoyées. Après la visite,

il m'invite chez lui pour prendre un chocolat. En pénétrant dans sa maison – maison bien grise et bien ordinaire à l'extérieur – je me trouve propulsé dans le genre de cadre où j'aurais aimé grandir. Rien de spécial, rien de bourgeois ou d'artistique, mais de vrais meubles, des murs tapissés, un authentique nid de famille dans lequel je sentais que les Merlaud pouvaient se donner l'illusion d'être à l'abri des laideurs de la vie. Une odeur qu'avec beaucoup d'hésitation j'appellerais *odeur de bonheur*, flotte dans toutes les pièces, et se mêle aux fumets du repas précédent issu de la cuisine : blanquette

de veau ou poulet rôti. J'en ai presque les larmes aux yeux. En sortant de la maison, je pense à ce que doit ressentir un soldat dont se termine la permission, et qui n'a d'autre choix que de retourner à la guerre.

Chapitre onze : hic et nunc

“Il doit y avoir de bons moments malgré tout dans votre cauchemar.” Observe Natasha. “Vous souvenez-vous d’être allé à l’école ? Comment ça s’est passé ?”

“Ce ne fut pas simple, mais ce ne fut pas dramatique non plus. Je savais que les enfants sont cruels. *Cet âge est sans pitié*, comme le dit si bien La Fontaine dans *Les deux Pigeons*. J’étais conscient du fait

que les grosses brutes en culotte courte recherchent tous les prétextes possibles pour *justifier* leur persécution : lunettes, embonpoint, cheveux roux... C'est à se demander si le racisme existe vraiment, c'est-à-dire existe en soi, ou s'il n'est qu'un aspect du besoin universel que ressentent certains de se croire supérieurs aux autres et de le leur faire sentir. Il me semble que je suis allé en Afrique. En tous cas, je sais que là-bas, les différentes ethnies ne rêvent que de s'étriper mutuellement, mais on n'appelle pas cela du racisme. Grands dieux non ! Ce ne serait pas politiquement correct.

En culotte courte et tablier gris, me voilà sur le chemin de l'école. Deux kilomètres. On rechignerait maintenant. À cette époque-là, on n'y pensait même pas. Les salles de classe sont immenses : chacune accommode quarante écoliers disposés sur des rangées de six bureaux, lesquels sont reliés entre eux par une armature métallique. Derrière les bureaux, un seul banc, sans dossier. Nous sommes chez les Frères des Écoles Chrétiennes. Il faut les appeler «cher frère». Le mien (car un seul maître

enseigne toutes les matières) est encore jeune ; vingt-cinq ans peut-être, et plutôt pète-sec ; mais, face à tous ces gamins, il faut de la poigne. C'est un homme juste et relativement sympathique. Je lui trouve du mérite à faire la classe à des gosses dont les cadres familiaux reflètent une telle diversité. Certains absorbent les connaissances avec la facilité d'un aspirateur, alors que d'autres ne comprennent jamais rien à rien. Les locaux sentent la craie, la crasse et même la pisse.

Je m'en tire tant bien que mal. Face à des porte-plume et des encriers à l'encre violette, je suis particulièrement

maladroit, et cela sans avoir besoin de me forcer le moins du monde. Comme les autres élèves, je suis affublé d'un sarrau gris rapidement taché de mauve. Certains garçons (évidemment il n'y a que des garçons) amorcent la plume en la suçant. Ils se barbouillent ainsi les lèvres et le menton. Je suis pétri d'admiration pour ceux de nos aïeux qui, avec une simple Sergent Major, ont rédigé les chefs-d'œuvre de notre littérature.

Le livre de géographie m'enchanté : cartes, couleurs, texte, tout est à la fois beau et clair. J'avais craint, en arrivant, de trop briller en arithmétique, mais en

découvrant les trains qui se croisent, se rattrapent puis stationnent, ainsi que les foutues baignoires qui se vident pendant qu'on les remplit, je dois faire preuve d'humilité.

Baignoires... Certains rêvent d'un voilier, d'une plage de sable fin sous les palmiers ou d'une Rolls-Royce. Moi, je rêve d'une baignoire où je pourrais m'enfoncer avec extase dans une eau brûlante, mousseuse à souhait, fleurant bon l'huile de lavande. Les auteurs et éditeurs de nos livres de maths ont certainement des baignoires. Combien de mes petits camarades peuvent en dire

autant ? Bien peu, à en juger par leur aspect et leur odeur.

«Jean-François va au marché pour y vendre des œufs. Il en casse une douzaine par accident puis réussit à vendre la moitié de ceux qui lui restent. Il rentre chez lui avec 36 œufs. Combien d'œufs avait-il en arrivant au marché ?»

Putain ! Ils ont l'esprit tordu ces profs de maths ! Je me surprends à glisser des regards en coin vers le cahier de mes voisins pour voir s'ils arrivent au même résultat que moi.

Bref, je réussis à me comporter en élève suffisamment médiocre pour ne pas attirer l'attention.

*

Natasha sourit franchement. “Un peu de modestie, cher monsieur. Vous parlez comme si vous aviez été un surdoué. L'étiez-vous ?”

“Désolé : je n'ai jamais voulu donner cette impression. J'étais certainement très en avance sur mon âge.”

“Qu'est-ce qui vous a semblé le plus dur dans tout cela ?”

“L’apprentissage de la patience. Je rêvais d’arriver à l’âge où le moi intérieur correspondrait au moi extérieur.”

Chapitre douze : jadis

Là tout n'est qu'ordre et beauté,

Luxe, calme et volupté.

(Charles Baudelaire)

L'ennui avec le monde dans lequel Natasha m'envoie, c'est qu'il n'est pas consistant. Je viens peut-être d'une famille qui bougeait souvent, ou qui m'envoyait en vacances ici ou là. Malgré cette inconstance, il s'agit d'un monde merveilleux, mordoré, un tableau magnifique – ou plutôt de plusieurs tableaux magnifiques – dans des cadres hors de prix. Si ce monde est vraiment le mien, alors j'ai hâte de le retrouver et d'en faire à nouveau ma patrie.

Je pense d'abord au chanoine. Son presbytère ressemble à un manoir. Par devant, s'étale une vaste pelouse ponctuée d'un seul arbre, un if

immense, celui où essayait de grimper le lapin. Je dis *essayait* car je m'aperçois que j'ai grandi. Le chat et le lapin ne sont plus là. Ils ont été remplacés par un berger alsacien, une femelle : Princesse. Sur le côté de la pelouse qui longe la route, ont été construites des cabanes en bois rouge foncé, et dans l'une d'elles, entourée d'une courette et d'une clôture, vit une chèvre. La vieille dame en noir vient la traire deux fois par jour. L'après-midi, on emmène la chèvre vers un endroit bien précis de la pelouse et on la met au piquet (la chèvre, pas la pelouse).

“Au piquet ? Comme un mauvais élève en bonnet d’âne ?” interrompt Natasha.

“Mais non, et c’est ce qui me porte à croire que nous étions en Normandie. Là, on attachait les chèvres et même les vaches à des piquets fichés dans le sol. Puis, le lendemain, on les conduisait un peu plus loin. De cette façon, l’animal ne salissait pas l’herbe et ne l’écrasait pas dans toute la prairie.”

“Désolée.”

*

À l’arrière du manoir, un parterre de fleurs composé principalement de rosiers nains et de giroflées, longe le

bâtiment ; et au-delà s'étale un magnifique potager avec des rangées impeccables de haricots verts, laitues, pommes de terre, persil ou carottes. Il n'y vient aucun jardinier. Le chanoine et la vieille dame entretiennent tout cela eux-mêmes. Au fond du jardin, il y a cinq ruches. Le chanoine m'explique que les abeilles sont des clones : elles ont chacune la même personnalité que leur reine. C'est pour cela que certaines ruches sont considérées comme travailleuses, d'autres paresseuses. Il y a aussi les agressives et les douces.

Princesse et moi sommes inséparables. Elle trotte à mes côtés. Lorsque je

m'arrête pour lire sur la pelouse ou pêcher la truite, elle se colle à moi, assise ou couchée. Instinctivement, je passe un bras autour de ses épaules comme je le ferais pour un être humain. Lorsqu'elle soupire ou encore émet un de ces longs grognements de satisfaction comme je le fais parfois en m'enfonçant dans un bain chaud et mousseux, je décèle sous ma paume et sous la fourrure du chien, la puissance des muscles et leurs légers sursauts. Parfois sa tête se relève au bruit, par exemple, d'une poule d'eau jaillissant dans les saules avec un bref cri, ou au son d'une porte qui grince dans le presbytère.

Soudain, changement de cadre. Je suis dans une pinède et j'entends de la musique. Il fait chaud. Je suis en short et chemisette. J'ai entre quinze et dix-sept ans, peut-être. Les bois sentent bon les aiguilles séchées. Je me dirige vers la musique. J'aperçois une vieille maison en pierre, flanquée d'une tour : un château miniature. La porte-fenêtre de la tour est grand ouverte. J'approche. Une famille, assise en demi-cercle au salon, écoute religieusement la musique diffusée par un tourne-disque : il y a une femme dans la quarantaine, mais aussi une jeune fille et deux garçons de mon âge. Le plus grand des garçons

m'aperçoit, se lève, et remarquant l'émerveillement peint sur mon visage, m'invite par gestes à les rejoindre.

Plus tard, j'apprends qu'il s'agit du cinquième concerto pour piano de Beethoven, le concerto L'Empereur joué par Edwin Fisher et l'orchestre Philharmonia dirigé par Wilhelm Furtwängler. C'est pour moi comme la découverte d'un autre continent... non : d'une autre planète. Jamais je n'aurais cru que l'esprit humain puisse atteindre de tels sommets. Je commence à comprendre le douloureux besoin qui nous pousse à rechercher l'infini et à créer des mythes. Je quitte cette

charmante famille les yeux pleins de larmes et la poitrine en feu.

*

Je reste longtemps silencieux. Le visage de Natasha, de flou redevient net. Son expression est grave. “À demain.” Murmure-t-elle simplement.

Chapitre Treize : jadis

Un arc-en-ciel après la pluie, un rayon de soleil dans la grisaille, une bouffée de chaleur en hiver. Je savoure chaque matin, chaque minute qui me rapproche un peu plus du moment où je pourrai, financièrement parlant, m'éloigner de cette famille. Ils ne sont pas méchants. Ils me nourrissent et ils

me logent. En revanche, ils ne montrent aucun signe d'affection et ne semblent pas en attendre de moi. C'est ainsi qu'ils voient la vie, et qu'ils ont, semble-t-il, été élevés eux-mêmes. Pourtant, grogne dans ma poitrine cette terrible envie de serrer quelqu'un dans mes bras ou d'être serré dans les bras de quelqu'un. On dit que les cochons d'Inde laissés à eux-mêmes ne vivent que deux ans ; ceux que l'on caresse fréquemment perdurent cinq ans. Je suis en manque.

Les années passent. J'ai dix-sept ans. Je me débrouille maintenant dans ce milieu familial qui me paraît de moins en moins étrange, presque normal. La

maison n'est toujours pas finie. Nous vivons au milieu de pièces en bois blanc, sans peinture ou verni. Au rez-de-chaussée, la grande salle à l'immense cheminée, la pièce qui devrait être le salon, est encore en terre battue. Elle sert de débarras. On y trouve un établi et des empilements de planches, un sac de pommes de terre, des bacs en zinc, de vieux torchons, des outils... La salle à manger fait office de salon, mais sans fauteuils ou sofa, bien sûr : seulement des chaises autour d'une table. Entre la cuisine et le futur salon, l'escalier n'a pas bougé depuis ma première visite : grosses planches grises,

murs au plâtre lépreux. À l'étage, comme aux premiers jours, seule la chambre de mes parents ressemble à une vraie chambre. La mienne et la soi-disant salle de bain, restent désespérément monastiques. Il y a deux autres chambres au plancher en bois terne, jamais peint, jamais poncé, jamais verni. Dans la plus grande, on a tendu des fils pour y faire sécher le linge par mauvais temps. Depuis le palier, monte un autre escalier primitif. C'est ainsi que l'on accède au grenier, vaste étendue grisâtre où règne une odeur de plâtre et de souris.

Mon père me donne de l'argent de poche avec lequel je continue, de temps en temps, à acheter du déodorant, mais j'ai aussi économisé, et petit à petit, je me suis procuré assez de sous-vêtements pour être à même d'en changer presque tous les jours. Les chemises, par contre, doivent encore durer une semaine. De temps en temps, ma mère qui se croit en train de jouer une tragédie à la Comédie Française, lève les yeux au ciel et répète dix fois : "Mais tu es obsédé par le corps, c'est pas sain, c'est pas sain."

Mes camarades de lycée dépensent beaucoup d'argent au café et aussi au Luna Parc. J'aimerais bien faire comme

eux. Heureusement, ça ne me manque pas trop, car si je le faisais, ce serait précisément pour faire comme eux, et non pour satisfaire une envie profonde. Les ados, je le sais, aiment bien faire comme tout le monde, ou plutôt comme les autres ados. Les adultes aussi, d'ailleurs. Quand j'entends le venin avec lequel ma mère critique tous ceux qui ne se comportent pas exactement comme elle, je me dis que la tyrannie de la conformité subit simplement un décalage lorsque l'on passe de l'adolescence à l'âge adulte. Il y aura probablement un autre décalage à l'aube de la vieillesse.

Que faire à dix-sept ans lorsque, dans un lycée mixte, on ne peut aller ni au café, ni au cinéma, ni dans les magasins ? On n'a certainement pas les moyens de sortir avec une fille. Il faudrait au minimum pouvoir lui payer un chocolat chaud ou une place de cinéma... On s'ennuie, on traîne dans les rues. On traîne aussi la patte vers l'arrêt d'autobus avant de rentrer à la maison.

Il y a une élève de cinquième qui prend le bus avec moi. On se dit bonjour. Puis, après quelques semaines, on s'assied l'un à côté de l'autre. Elle descend avant moi. À douze ans, elle n'est ni belle ni laide : un petit corps maigre, des cheveux

blonds rebelles qui, de légèrement bouclés par temps sec deviennent presque frisés par temps humide ; elle arbore les plus étranges sourcils que j'aie jamais vus : ils sont absolument rectilignes, sans la moindre courbe vers le haut ou vers le bas.

L'intérêt que je porte à Rusika est purement accidentel et quelque peu abstrait. En papotant, je me suis rendu compte qu'elle avait lu *L'Étranger*, *La Gloire de mon Père*, *L'Archipel du Goulag* et *La vie devant soi* ; et cela à douze ans ! Assise près de moi dans l'autobus se trouve donc, me semble-t-il, une préadolescente exceptionnelle.

Timidement, un peu comme si je lui posais une question intime, je lui demande : “Tu connais le cinquième concerto pour piano de Beethoven ?” Son visage s’illumine. C’est l’un de ses morceaux préférés. Il y en a beaucoup d’autres : les cinquième, sixième, septième, huitième et neuvième symphonies, le concerto pour violon, celui de Brahms... Comme d’une cascade gelée que les glaces, en se brisant, libèrent, arrive un torrent de quelque chose qui ressemble à une confession trop longtemps réprimée, une libération : Mozart, Schubert, Bach, Haendel, Gluck... Soulagement de

pouvoir enfin parler de ces choses-là. Il est si intense, ce soulagement, que je vois la maigre poitrine de Rusika qui, sous des spasmes de bonheur, palpite.

Personne ne pourra jamais prétendre qu'une grosse femme soit mince, que d'énormes seins soient petits et fermes ou qu'un ventre boudiné soit plat ; mais pour le visage, c'est autre chose : il se transforme en nous. Moins nous aimons quelqu'un, plus son visage s'enlaidit. Nous en avons tous fait l'expérience.

Il s'ensuit que plus nous aimons une personne, plus son visage devient beau.

Nous buvons les regards que nous envoie ce visage ; nous voyageons, minuscule Gulliver, sur les paysages de ses joues, de son front, de ses arcades sourcilières ou de ses lèvres ; quand elle sourit, nous frémissons à la vue de ses dents où, ainsi que des éclairs de chaleur à l'horizon un soir d'été, s'attarde parfois un éphémère fil d'argent tissé par la salive ; nous buvons avec délice la douceur de son haleine.

Mieux je connais Rusika, plus je la trouve belle. J'essaie de la revoir en dehors du trajet entre le lycée et l'arrêt d'autobus. Peine perdue. Elle m'explique qu'elle vient d'une famille

d'origine albanaise, et que ses frères, primates violents et intolérants, sauteraient sur l'occasion de jouer les gros bras et de me tabasser avant de passer à l'étape suivante qui consisterait à la tabasser, elle. Nous sommes dans l'abri vitré de l'arrêt d'autobus quand elle me raconte cela. Elle retire la main qu'elle m'avait laissé prendre. Il fait presque chaud. Le temps est lourd sous un ciel matelassé de nuages. Les voitures ne sont plus que des ombres bruyantes et agressives.

Suis-je amoureux de Rusika ? Je manque de repères en ce domaine. Ce n'est qu'aujourd'hui, dans mes

cauchemars, que je peux répondre par un oui clair et net. J'avais dix-sept ans. Les hormones me taraudaient. Je bandais pour un rien, et en désespoir de cause, me masturbais fréquemment. Pourtant, je m'en rends compte maintenant, je n'ai jamais eu envie de voir Rusika nue, de l'embrasser ou d'explorer son corps. À cette époque, j'avais simplement besoin de sa présence. Les fins de semaine et les vacances devenaient douloureuses, tant sa compagnie me manquait.

Nos seuls contacts devaient se limiter à la cour de récré, à l'arrêt d'autobus et au bus lui-même. Je suis encore

plaisamment surpris de constater que, lorsqu'ils eurent remarqué cette amitié, mes camarades de classe ne se sont pas moqués de moi. Une différence d'âge de vingt ans ou plus entre adultes ne provoque pas de commentaires, mais une différence de seulement cinq ans entre adolescents est souvent considérée comme légèrement contre nature.

Mes craintes ne se révélèrent que trop fondées. De temps en temps, et surtout lorsqu'il fait froid, Rusika se serre contre moi en attendant le bus. Je respire avec délices les effluves d'eau de Cologne et de coton fraîchement repassé qui émanent de son corps. Les

jours de pluie, s'y mêlait une très faible odeur de chien mouillé issue de son manteau en grosse laine bleu roi.

Puis, un jour : crissement de pneus. La voiture de mon père s'arrête devant nous. Gênant la circulation, il saute de sa camionnette, et pointe un doigt accusateur vers mon amie. "Et qui c'est, celle-là ?" Rusika me lâche et s'écarte.

Mon père s'approche de moi et rentre dans mon espace privé, c'est-à-dire qu'il se positionne à seulement une vingtaine de centimètres de mon visage. Je sens une colère froide monter en moi. Soudain, je ne suis plus un ado parlant à

un adulte : je suis un adulte parlant à un crétin. Mon père le sent instinctivement et recule un peu. J'articule lentement et froidement : "C'est mon amie. C'est ma meilleure amie."

Il se tourne vers Rusika. "Et quel âge as-tu, toi ?"

"Douze ans."

"Espèce de petite salope ! Qu'est-ce que tu fais avec un garçon de dix-sept ans ? Tu finiras putain, ma fille, si ce n'est déjà fait."

Je regarde Rusika. Je m'attends à ce qu'elle fonde en larmes, et je suis immensément fier d'elle quand je vois

que son visage est devenu dur, ses yeux presque clos dardant leur mépris entre leurs fentes, ses lèvres serrées prêtes à cracher leur toxine. “Les critères selon lesquels vous jugez les autres, monsieur, en disent long sur votre véritable nature.” Elle prononce cela lentement et clairement.

Je vois la mâchoire inférieure de mon père tomber en un bâillement de benêt devant l’assurance et la maturité du petit bout de femme qui lui tient tête. Des automobilistes klaxonnent avant de contourner son véhicule. Il fait demi-tour et saute dans la camionnette.

Je m'attends au pire en rentrant à la maison. Il ne dit pas un mot pendant tout le dîner. Le lendemain, Rusika n'est pas au collège. J'ai peur pour elle, m'attendant à la revoir avec un œil au beurre noir. Son absence se prolonge. À la fin, n'y tenant plus je vais voir le principal, un petit homme gris, barbe grise, cheveux gris, complet-veston de même couleur. Il me zieute par-dessus ses lunettes (grises) et demande d'une voix grise : "Tu es en quelle classe ?"

"En Terminale Philo."

"Rusika Berisha est en cinquième. C'est un membre de ta famille ?"

“Non” *Ça y est, ça recommence. Encore un qui va me traiter d’obsédé sexuel. Je me reprends rapidement. “On prend le même bus scolaire, et je ne la vois plus. Je suis inquiet.”*

“Inquiet ? C’est bizarre.”

Je laisse le silence s’installer, mais je reste planté là. J’ai l’impression de peser une tonne. Je suis devenu immuable. Cet homme m’intimide, non par son aspect, mais par sa fonction de principal d’établissement scolaire et par l’habitude qu’il a de commander et d’être obéi. Il se rend bientôt compte qu’à moins de m’expulser de son bureau manu militari,

je ne bougerai pas tant que je n'aurai pas obtenu de réponse. Il capitule : “Ses parents l'ont retirée de l'établissement.”

“Pour aller où ?”

“Je ne vais quand même pas vous le dire. Elle s'est plainte que vous la harceliez.”

“Elle s'est plainte ou on vous a dit qu'elle s'était plainte ?”

“Mais vous allez modifier votre ton, mon jeune ami !”

“Parfaite tactique, monsieur : vous changez le sujet pour ne pas avoir à répondre à la question.”

Je n'ai plus du tout peur de cet homme. J'ai dix-sept ans, mais comme avec mon père j'ai l'impression d'avoir le même âge que mon adversaire. C'est lui qui maintenant a peur de moi. Il s'accroche pourtant : "Un mot de plus de votre part, et je vous renvoie de ce lycée."

"Booo ! Ça vous va comme mot ?"

Il se lève, et pointe sur moi un doigt tremblant. Sa voix tremble aussi. "Vous êtes renvoyé !"

"Et vous" lui dis-je, très calme, en me retournant au moment de sortir, "vous avez gobé n'importe quoi de la part de gens pervers et malveillants. La moindre

des choses aurait été de vérifier les allégations. Mais vous êtes à la fois trop naïf et trop con pour cela. Au revoir, votre altesse !”

Et je pars en claquant la porte. Natasha éclate de rire quand je lui raconte cet épisode.

À la maison, l'atmosphère est plutôt pesante. C'est mon père, bien sûr, qui est allé avertir les parents de Rusika. Je ne lui pardonnerai jamais.

Natasha : “Avez-vous revu votre jeune amie ?”

“Je vous le dirai si mes cauchemars reviennent.”

Chapitre quatorze

“Tu retournes au lycée”, me dit mon père. “Je suis allé voir le principal hier en fin d’après-midi. Tout est arrangé.”

“C’est pour te faire pardonner d’avoir parlé aux Albanais ?”

Je le vois rougir légèrement. “Ne pousse pas le bouchon” murmure-t-il. Mais je pousse : “Tu as réfléchi à ce que Rusika

allait subir de la part de cette famille d'arriérés mentaux ?”

Nous étions au petit déjeuner. Mon père trempe une tartine dans son café au lait. “C’est pour cela que je suis allé voir le principal. J’ai aussi parlé aux Albanais. Je leur ai dit que tout était de ma faute, et que je m’étais trompé. Mais ils ne m’ont pas cru, évidemment ; et maintenant ils envoient Rusika en pensionnat. Ils ne m’ont pas dit où, et je ne leur ai pas demandé. C’est mieux comme cela, mon garçon.”

Mieux comme cela. Tu parles ! Le seul mieux c’est que tant qu’elle sera en

pension, Rusika ne courra pas le risque de se faire tabasser.

Natasha reprend : “Comme je vous l’ai demandé la dernière fois : l’avez-vous revue ?”

“Pas que je sache.”

“Vous le sauriez, puisque vous l’aimiez.”

“Ça n’a rien à voir. C’est mon cauchemar. Je préfère le monde où vous m’envoyez quand je suis sous hypnose.”

“Ce monde, où je vous envoie, n’est peut-être pas le vrai.”

“J’en suis conscient, mais c’est celui que je choisis.”

“On ne peut pas choisir son passé.”

“Alors, vous ne voulez plus m’hypnotiser ?”

“Si, car j’apprends beaucoup de choses sur vous, et vous apprenez beaucoup de choses sur vous-même. Nous jouons à pile ou face. En ce moment, vous êtes comme une pièce de monnaie qui roule sur la tranche. Un jour, elle retombera et naturellement, sur un seul côté.”

Chapitre quinze

Tiens, je retrouve mon chanoine ! Nous ne sommes plus au presbytère près de la rivière à truites (et canards). Nous sommes dans un petit château, style XVIII^e siècle. Un château, c'est normalement en campagne. Celui-ci, bien qu'entouré d'un grand parc, est tout près d'une ville. J'entends la circulation. Je ne la vois pas. Le parc est

entouré de hauts murs. Mais qu'est-ce qu'un chanoine peut bien faire dans un château ? On l'a peut-être promu évêque.

Je me rends compte que je ne lui ai jamais adressé la parole. Ai-je parlé à la vieille dame ? Probablement. Les personnages de Natasha ont tous une qualité... ectoplasmique. Sur la pelouse, devant le grand perron du château, je repère une petite voiture bleue que j'ai déjà vue quelque part, mais où ? C'est une DKW 1000 bleu pâle. Ses phares me lancent des regards torves.

Derrière la voiture, à demi cachée sous des buissons et une végétation luxuriante, je repère l'entrée d'un blockhaus. Date-t-il de la dernière guerre ? Les Allemands, sachant reconnaître et réquisitionner les bonnes choses, avaient certainement transformé le château en une sorte de quartier général. Y a-t-il encore des cadavres dans ce blockhaus ? Je n'ai pas envie d'aller voir. Je m'en approche, pourtant, et je renifle l'entrée : aucune odeur de pourriture. Du château sort le son d'une radio. C'est Edith Piaf qui chante *Padam, padam*.

« Y a pas d'raison pour qu'tu n'pleures pas

avec tes souv'nirs sur les bras. »

Je m'assieds sur les marches du perron et je pleure. J'ai aimé. Je ne sais plus qui j'ai aimé. Je pleure parce que j'ai aimé et parce que je ne sais plus.

Je n'habite pas au château mais dans la maison du garde qui se trouve, elle aussi, intra muros. Ma chambre est au premier étage. De la fenêtre je domine l'immense portail brun/rouge au-delà duquel on entend passer des voitures. J'ai traîné un bureau d'écolier près de la fenêtre, et je remplis page après page d'un récit sans

queue ni tête : il y est question d'un homme seul qui marche sur un sentier. Il ne sait ni d'où il vient, ni où il va. À la droite du sentier, une élévation de terrain, et sur la crête, une ligne sombre de feuillus. J'ai l'impression que les arbres cachent des êtres maléfiques qui vont, noirs et gluants, sortir des sous-bois en rampant, puis descendre vers cet homme, c'est-à-dire vers moi. Se sentir menacé sans raison, c'est une maladie mentale, n'est-ce pas ?

Deux adolescentes sortent du château et se dirigent vers la poterne taillée dans le grand portail. Elles doivent être les filles des femmes de chambre ou du cuisinier.

Elles sont mal habillées : ficelées n'importe comment, saucissonnées. Leurs cheveux (une brune et une rousse) sont bouclés, longs et sales. Elles sont du genre à ne se laver ou changer de sous-vêtements qu'une fois par semaine. Bravo l'odeur ! Leurs voix sont aiguës et vulgaires. Elles lèvent les yeux et me repèrent, assis près de la fenêtre devant mon petit bureau. Elles se mettent à rire. "Oh, regarde-moi si c'est pas mignon : le gros chouchou qui fait ses devoirs de vacances ! Tu perds ton temps, beau mec. Tu ferais mieux de t'amuser." Je pense : *pas avec vous, c'est sûr.*

Elles ouvrent la poterne et disparaissent. Je n'ai absolument pas réagi. Pas de sourire. Pas de colère non plus. Je ressens une certaine tristesse pour elles. Derrière leurs moqueries, j'ai décelé une véritable amertume et la certitude qu'elles se considèrent déjà elles-mêmes comme les rejets de la société.

*

Je ne me souviens de rien après les séances d'hypnose. C'est Natasha qui me raconte tout par le menu. "Eh bien" conclut-elle, "le monde dans lequel je vous envoie est presque aussi sombre que celui de vos rêves. On dirait que

vous n'avez pas seulement des cauchemars en dormant, mais aussi lorsque vous êtes sous hypnose.”

“Non solum insulas sed etiam gladios.”
je murmure.

“Vous n'allez pas me dire qu'en plus de l'anglais vous avez aussi fait du latin.”

“C'est bien possible. Je vois parfois les lettres NYU danser devant mes yeux, mais je ne sais pas ce que cela veut dire.”

Natasha tapote sur son Nokia. “Ça veut dire New York University.”

Un doux silence... Je me sens bien, ici, avec cette femme. Elle reprend : “Je

trouve cela plutôt intéressant.” Le son de sa voix m’a fait sursauter car j’avais dérivé vers un demi-sommeil. Natasha me regarde et continue : “Vous avez l’air épuisé. Les voyages dans le passé peuvent être fatigants. On continuera une autre fois ?”

J’opine du chef, je me lève et je lui serre la main sans savoir pourquoi, car je ne le fais pas d’habitude. J’ajoute : “C’est ça : à la prochaine fois.”

Chapitre Seize

Je suis allé en ville. Je veux dire : dans la plus grande ville du département, pas la ville du lycée. J'avais dix-neuf ans.

J'ai brillamment passé le Bac, paraît-il ; si brillamment que j'ai attiré l'attention d'une femme dont je n'avais jamais entendu parler : la plus vieille sœur de mon père, son aînée de quinze ans. Elle s'appelle Erika. Elle ne déteste ni ne méprise mes parents, mais ils ne font pas

(ou ne font plus) partie de son monde. À l'âge de cinquante-deux ans, elle a en effet épousé un riche marchand de tissus qui a eu l'excellente idée de casser sa pipe, et de lui laisser une fortune. Depuis, me précise-t-on, Erika vit à New York où, en fréquente compagnie de deux ou trois veuves joyeuses qui sont devenues ses meilleures amies, elle s'active : restaurants, concerts, opéra, défilés de mode, œuvres caritatives, croisières dans les Caraïbes, soirées chez untel ou unetelle, et naturellement gigolos. Oui vraiment, comparée à la vie que mènent mes parents, elle évolue dans une autre galaxie.

Il me faut un passeport, d'où cette visite à la préfecture. Erika veut que je me présente à une autre épreuve qui s'appelle SAT (Standard Attainment Test, une sorte d'examen d'entrée à l'université). Comment a-t-elle entendu parler de moi ? Il faut croire que les ponts ne sont pas entièrement coupés entre elle et mes parents. Quand j'ai obtenu mon Bac avec mention, ils ont dû le signaler fièrement dans l'une de leurs rares lettres. En tous cas, elle leur a demandé dans quelle université ils allaient m'envoyer. Aucune, apparemment. Elle a bondi ; d'où le fameux SAT.

D'après elle, il y a assez de place pour moi dans son immense appartement. Elle a mentionné des noms d'universités qui ne me disent rien : Columbia, NYU, CUNY, SUNY, Rockefeller, Fordham... "On en trouvera bien une dans le tas," ajoute-t-elle. Erika n'a pas eu d'enfants. Elle se rattrape peut-être sur moi. Il y a des gens qui se découvrent un riche oncle d'Amérique. Moi, je me suis découvert une vieille tante qui, en plus, me veut du bien.

"Ça explique que vous parliez l'anglais couramment et que vous ayez l'air d'avoir reçu une éducation universitaire." Me dit Natasha avec un

ton de voix qui dénote une certaine admiration.

“Je ne me souviens absolument pas d’être allé à New York ou d’y avoir vécu, mais dans mon cauchemar il m’a fallu... enfin, j’ai dû me rendre à la préfecture pour retirer mon passeport.”

*

On a beau être en été, cette ville est froide. Il vente, le crachin vous atteint en grosses vagues belliqueuses. Je suis arrivé trop tard à la préfecture : midi et une minute. Bien calé dans le confort et les privilèges de son emploi, un fonctionnaire suffisant et arrogant m’a

dit de revenir à quatorze heures. Je n'ai pas assez d'argent sur moi pour aller au restaurant.

Comment suis-je habillé ? Difficile à dire. J'ai un imperméable noir avec capuche, c'est tout ce que je sais. Je trouve les quelques pièces de monnaie qui me permettront d'acheter un sandwich au jambon... mais pas de café ou de Perrier. Je passe devant la gare et j'y entre dans l'espoir d'aller me désaltérer au lavabo des toilettes. Le sort s'acharne : il faut glisser une pièce dans la porte automatique. Si je m'en sépare, il ne m'en restera pas assez pour le sandwich. J'opte donc pour ce dernier.

Ma seule richesse dans ce monde humide, c'est mon billet de retour en autobus. Si je le perds, je deviens SDF.

Après avoir déjeuné en faisant les cent pas, devant les tableaux d'affichage, où papillonnent les notices de départs et d'arrivées, je sors de la gare et traverse la rue ainsi que les rails du tram. Je pénètre au jardin des plantes. Ouf, des toilettes publiques ! Je vais y pisser puis boire au robinet des lavabos. L'odeur d'urine me prend à la gorge. Le sol en ciment est jonché de mégots et de papiers gras. Je fais attention à ne pas toucher l'évier en acier inoxydable barbouillé de traînées noires où l'on peut repérer des

empreintes digitales sans l'aide d'une loupe. Je ressors. Comment tuer le temps jusqu'à deux heures ? Je commence à faire le tour du jardin. J'aperçois alors une sorte d'abri en bois avec un banc qui a l'air à peu près sec.

Dans un grognant et craquelant concert d'imperméable, je m'assieds, rabats le capuchon le plus possible sur mon visage, et m'apprête à rêvasser, à méditer. En général, j'y arrive assez bien. J'ai dû faire la connaissance de quelqu'un qui m'a appris l'art de la méditation, où peut-être l'ai-je appris par moi-même.

Soudain d'autres grognements et d'autres froissements d'imperméable s'effondrent près de moi.

Intérieurement, je peste. Seul sur ce banc, je me sentais bien. J'avais presque réussi à faire abstraction du monde extérieur. Je dois être un peu misanthrope. Qui est cet intrus ? Un SDF ? Non : l'odeur n'y est pas. C'est un mélange troublant d'eau de Cologne, de coton fraîchement repassé et d'un soupçon de chien mouillé.

Mes dernières années de lycée disparaissent. C'est un peu comme si j'étais en voiture et que je venais de

passer sur un dos d'âne, un interminable dos d'âne, un saut à l'élastique, une descente de grand huit. Me voici ramené dans l'arrêt d'autobus, avec Rusika serrée contre moi. Quel âge a-t-elle à présent ?

Je tourne lentement la tête vers elle, et elle vers moi. Miracle ! C'est bien elle ! Nos visages se rapprochent. Aucune force au monde n'aurait pu nous en empêcher. C'est une attraction cosmique. Nos bouches se frôlent puis se fondent l'une dans l'autre. Nous gémissons doucement. Je passe une main entre deux boutons du manteau de Rusika, je voyage vers l'arrondi de sa hanche puis descends instinctivement

vers ses jambes. Elle en fait autant pour moi. Nous n'avons pas prononcé un seul mot. Aucune explication n'est utile entre nous.

Je remonte sa jupe sous l'imperméable. Elle ouvre ma braguette. Je pénètre dans son slip, elle dans le mien. Un visiteur du jardin des plantes ne verrait que deux adolescents amoureux qui se bécotent sous l'abri en bois, en évitant la pluie, alors que lentement nous gravissons les pentes du plaisir. Les sécrétions de Rusika m'inondent les doigts. Tout son corps se raidit. Elle jouit. Moi aussi, mais nous restons longtemps sans

bouger, nos mains dans les chaleurs de l'autre.

Je la regarde. Elle pleure. “Si mes parents nous avaient vu, je crois qu'ils nous auraient tués tous les deux.”

Et j'ajoute : “Moi, je pars pour New York dans quinze jours.”

“De toute façon, on ne peut plus se revoir.”

“Quand tu auras dix-huit ans, peut-être.”

“Peut-être, mais on m'aura mariée d'ici là. Je suis une promise comme ils disent dans leur jargon.”

“Mais enfin, Rusika, nous ne sommes plus au Moyen-Âge.”

“Le Moyen-Âge, ce serait déjà un progrès. Dans ma famille nous en sommes encore à la préhistoire.”

“À dix-huit ans, tu ne seras peut-être pas encore mariée. Dans quatre ans, j’aurai vingt-trois ans. Je promets de revenir au galop sur mon blanc destrier afin d’enlever ma dulcinée.”

J’ai droit à un triste sourire. Je retire ma main. Elle retire la sienne. “C’était notre mariage” murmure-t-elle.

Sa maturité à l’âge de douze ans m’avait déjà étonnée. Maintenant, elle se

comporte vraiment en adulte. Elle continue : “Beaucoup de mariages se terminent plus mal que celui-ci. Au fond, nous avons eu de la chance.”

“Se terminent ? Mais pourquoi ? Comment rester en contact ? Une adresse ?”

Elle fait non de la tête, me donne un dernier baiser et s'enfuit en courant. Sur la courbure sableuse de l'allée, mes regards s'accrochent le plus longtemps possible au balancement de son manteau qui disparaît au premier angle d'une allée. Rusika ne s'est pas retournée une seule fois. C'est une amputation. Je

ne serai plus jamais entier. Je continuerai à vivre et à sourire, mais mon sourire intérieur, figé comme celui d'une statue, est atteint de *rigor mortis*.

Je pose les doigts sur mes lèvres et hume l'odeur de Rusika : voilà tout ce qui me reste d'elle, et qui s'évanouira dans quelques heures. Je fonds en larmes.

En me rendant, tête basse, et pour la deuxième fois, vers la préfecture, je pense à Émile, un camarade de lycée qui avait subi une grave opération. Revenu en classe après une absence de quelques semaines, il avait dit : "Avant l'opération, j'étais toujours fatigué, mais je croyais

que c'était simplement de la fatigue, rien de plus. En fait, je me rends compte maintenant que j'étais malade. Malade sans le savoir.”

Et moi, pensé-je, voilà deux ans que je suis amoureux sans le savoir, et surtout sans vouloir le savoir. Je suis tombé dans le piège creusé par les adultes, et qui serine qu'à dix-sept ans on ne peut rien connaître de l'amour, et que par conséquent, on ne peut pas être amoureux.

*

Natasha écrase une larme. “Je sais, je sais...”

“Vous aussi avez connu un intense amour de jeunesse ?”

“Se confier à ses patients n’est pas le rôle d’une psy. Disons que les adultes mentent toujours aux enfants. À titre de comparaison, mes parents me disaient que le whisky avait goût de médicament, que le champagne était surfait, et que le caviar n’était qu’un misérable mélange de granules noires trop salées. Tout ça, d’après eux, c’étaient des trucs de riches, c’était pour frimer, c’était pour les snobs.”

“Et alors ?”

“Alors, longtemps je les ai crus. Puis je me suis rendue compte qu’ils avaient menti. J’adore le whisky... pur malt, naturellement... douze à quinze ans d’âge. Et puis, vive le champagne ! Je parle du vrai, pas celui des marques auxiliaires, et je fonds de plaisir en sentant les grains d’un authentique caviar passer sur ma langue. Je vous laisse à deviner ce que mes parents disaient de l’amour. Les adultes mentent-ils aux enfants parce qu’ils sont jaloux de leur jeunesse, de leur enthousiasme, de leur innocence ?”

Natasha se tait. Son regard se perd dans la contemplation du tapis rougeâtre de

son bureau. Nous restons silencieux pendant plusieurs secondes, puis elle se reprend, et me gratifie d'un sourire forcé. "Assez pour aujourd'hui."

Sans trop savoir pourquoi, je m'entends dire : "Vous aimez Led Zeppelin ?" Cette question incongrue arrive, apparemment, à dissiper sa tristesse. "De votre part, je me serais plutôt attendue à une question dans le genre de : *Aimez-vous Brahms ?*"

"On peut aimer les deux."

"Bien sûr. Pourquoi me demandez-vous cela ?"

“J’ai un CD de leurs plus grands succès. Aimeriez-vous venir chez moi pour l’écouter ?”

Natasha se redresse sur son fauteuil comme si elle avait reçu une décharge électrique. “Chez vous ? Vous avez un chez vous ?”

Je reste interloqué. Oui, certes, j’ai un chez-moi. Mais où ? Un assez beau chez-moi, me semble-t-il, avec une chaîne haute-fidélité installée dans un immense salon. Beaucoup de verdure autour de la maison... une maison en pierre. Toit d’ardoise. Je suis en pleine campagne, et je sais, je sais

instinctivement que je peux mettre de la musique aussi fort qu'il me plaît sans gêner les voisins, car justement, il n'y a pas de voisins. L'ennui, c'est que je n'arrive pas à sortir mentalement de ce salon. Je n'ai aucune idée de la configuration du reste de la maison. Je commence à haleter. Natasha sent que je risque de paniquer. "Allez, on arrête tout !" crie-t-elle.

"Non, non ! Ce n'est peut-être pas réel. C'est peut-être simplement un vœu pieux. Il est possible que je sois pauvre comme Job et que je fantasme sur une belle maison à la campagne avec un beau salon et une chaîne haute-fidélité."

Elle se calme : “Oui évidemment, c’est possible, mais j’ai de sérieux doutes. La façon dont vous avez dit *chez moi* semblait si spontanée, si naturelle !”

“Quand on m’a trouvé... ou retrouvé, mes habits auraient pu vous renseigner sur ma condition sociale.”

“Sauf que vous étiez nu comme un ver et bien amoché.”

“Dommage qu’il ne soit pas resté au moins une chaussure. Après tout, Brooks Brothers n’est pas exactement Prisunic.”

“Brooks quoi ? Vous pouvez m’épeler ce truc ?” Je le lui épelle, car je connais, je connais, mais d’où ?

Natasha pianote à nouveau sur son Nokia. “C’est un magasin à New York. Vêtements pour homme. Adresse prestigieuse. Nom d’une pipe, vous avez vraiment passé du temps dans cette ville, alors !... Vous ne répondez pas ?”

Je me rends compte que c’est le mot pipe qui a déclenché un fantasme : Natasha à genoux devant moi... ou elle et moi au lit, nous délectant d’un subtil soixante-neuf. Je me ressaisis, et secoue la tête comme un chien qui sort de l’eau.

“Revenez vers moi, monsieur Vingtoiseaux. Vous dériviez.”

“Non, pas vraiment, je ne vous avais pas quittée, pas du tout. Au contraire.”

Chapitre dix-sept

Le château possède deux maisons de garde... ou peut-être une maison de garde et une maison de jardinier. Je me promène dans le parc, et je remarque qu'il n'y a pas d'anciennes écuries, pas de communs, de granges, de hangars. Il est vrai que nous sommes presque en ville.

Sur une allée bordée de haute végétation où se donnent à coeur joie herbe de la Pampa et bambous, je rencontre le chanoine (ou l'évêque). Je lui demande : "Comment il s'appelle, votre château ?" Il ne répond pas, ne me voit pas. Il glisse silencieusement tout en lisant son bréviaire. On dirait qu'il avance sans bouger les jambes. Il est en lévitation. Est-ce un hologramme ?

Soudain, il se retourne. Il est réel. "Vous savez" dit-il doucement avec un fin sourire "c'est très calme ici. L'autre jour, je me suis assis sur le banc de pierre que vous voyez là-bas. Un écureuil s'est approché de moi, a sauté sur le banc et

m'a regardé, comme ça, la tête sur le côté." Il mime l'écureuil. "L'été dernier, c'est une couleuvre qui est passée devant moi sans se presser. Et derrière ce bosquet, il y a un ancien puits. Il est tout petit. Il mesure moins d'un mètre de diamètre. Eh bien, une fois, sur la margelle, en plein hiver, j'ai vu une salamandre."

Je ne sais que répondre, et je ne réponds rien. L'évêque continue son chemin, le nez sur son bréviaire. Je pars dans l'autre sens. Un peu plus loin, dans de hautes herbes sèches, je rencontre deux petits garçons en culotte courte. Douze ans, peut-être. Ils sont assis par terre, et

chacun d'eux a la main enfoncée dans la patte de culotte de l'autre. Ils me font de grands sourires mais n'arrêtent pas pour autant de se caresser. Je m'arrête, médusé : "Mais enfin, qu'est-ce que vous faites ?"

"Vous voyez bien, monsieur, on s'amuse."

"Ouais" dit l'autre, "C'est le jeu qu'on préfère."

Je suis bouleversé, désorienté, j'ai l'impression, au demeurant fort agréable, de tomber d'une falaise sur un gigantesque édredon fait de nuages dorés.

Un cri me réveille. “Qu’est-ce qui vous arrive ?” Natasha a claqué des doigts ou tapé dans ses mains, je ne sais plus. En tout cas, elle a fait ce qu’il faut lorsqu’elle veut me sortir de l’hypnose. J’ai beau être assis, j’ai un peu le vertige. Puis je sens que mon ventre est mouillé.

Chapitre dix-huit

Natasha m'a obtenu une place, c'est-à-dire, un petit appartement dans un centre d'hébergement et de réinsertion sociale. Tu parles ! Je me retrouve avec des fous, des drogués, des alcooliques, des repris de justice, des voyous et des irresponsables. On leur a donné... on NOUS a donné – car je fais maintenant partie de ce joli monde – un petit immeuble tout neuf et tout pimpant. Il ne le restera pas longtemps.

Si l'on prend en compte les portes qui claquent toute la nuit, les engueulades, les bagarres et la soi-disant musique, je ne donne pas deux mois à cet immeuble avant qu'il soit délabré. Mais peu importe : ce sont les contribuables qui payent, c'est à dire ces ignobles individus qui ont le tort, l'arrogance et le culot de n'être ni drogués, ni alcooliques, ni repris de justice, ni clandestins, voyous ou irresponsables, et qui travaillent sans relâche pour payer leurs impôts.

Moi, en tout cas, je me délabre en quelques heures. Évitant soigneusement une flaque de vomi, je sors à minuit, la tête en feu, l'estomac dans la gorge, le

cœur affolé. Ah, si seulement j'avais quelque argent... assez pour me présenter dans un hôtel !

Traînant la valise à roulette qui contient tout ce que je possède au monde, c'est à dire une trousse de toilette, quelques sous-vêtements, un pantalon de rechange et un gilet, j'erre dans la ville. L'air frais des rues désertes me fait du bien.

D'instinct, je me dirige vers la gare. Peut-être y trouverai-je un banc pour y passer le reste de la nuit. Elle est fermée. Alors, un parc ? Je ne sais pas où il y en a... et il sera fermé lui aussi. Le

découragement me gagne. Je cherche maintenant un recoin, un porche quelconque. Ou un chantier.

Des souvenirs déjantés me reviennent, sinon en vagues, du moins en vaguelettes. Je dois avoir une quinzaine d'années et j'erre avec un copain quelque part le long de la côte. Pas de valise : juste un sac à dos avec deux ou trois boîtes de conserve et un peu d'argent lové dans une ceinture-banane. Assez pour survivre, assez pour se payer des sandwiches. Le copain s'appelle Joël Métayer. Voilà qui est précis. En le retrouvant, il se pourrait alors que je me retrouve moi-même. À moins que... et si

c'était lui qui, trente ans plus tard, m'avait tabassé et laissé pour mort ?

Nous arrivons près d'une plage. La nuit tombe. Joël et moi sommes en caleçon de bain. Nous avons laissé nos vêtements dans une laverie automatique et nos sacs à dos derrière le bar de la plage. Si on nous fauche les fringues et les sacs, il ne nous restera plus qu'à rentrer, le regard humble, dans une gendarmerie, pour demander s'il est possible de téléphoner à nos parents.

Heureusement tout le monde ou presque est en tenue de bain. Attendant au bar, une piste de danse en planches

grises, cent mètres carrés au maximum, a été assemblée en bordure de plage. De petits haut-parleurs fichés dans des poteaux diffusent de la musique nasillarde... mais plutôt douce ; une musique pour amoureux. Il y a aussi, un peu à l'écart, des toilettes aux vigoureux effluves, mais surtout une douche publique extérieure, une simple pomme fichée dans un tuyau en aluminium. Elle est destinée aux baigneurs qui sortent de la mer et veulent rincer le sel qui colle sur leur peau. Joël et moi y rinçons notre sueur en regrettant de ne pas avoir de déodorant, mais au moins nous sommes propres.

Autour de la buvette et de la piste de danse, se pressent une vingtaine de jeunes. On ne sert pas d'alcool. Certains sirotent des Oranginas ou des diabolos menthe. Sur la piste, beaucoup plus de filles que de garçons. Je m'approche de l'une d'elle. Son costume : un bikini jaune vif. C'est tout ce dont je me souviens. Un peu blonde tout de même, cheveux courts et raides qui lui tombent en frange sur le front, un air gamin, mais son visage a quitté ma mémoire. Je peux tout de même en dire qu'il était agréable. Nous dansons, corps contre corps. Nous sommes pratiquement nus et je développe une érection. Elle rit et

m'entraîne vers la relative obscurité de la plage.

Elle descend mon slip. Je touche le sien : il est trempé. Je le descends aussi. En un geste élégant et vif, elle enlève son soutien-gorge ; et nous nous caressons, debout, en plein air, effleurés par une légère brise marine, et nous gémissons avec, en contrepoint, le halètement des vagues. Après les orgasmes, nous tombons à genoux et restons longuement serrés l'un contre l'autre, sa tête sur mon épaule, ma tête au creux de son cou. Je sens les va-et-vient de son diaphragme contre mon ventre et ceux de son souffle sur ma nuque. Mes mains

glissent sur la souple fermeté de son dos et de sa taille. Ma poitrine détecte les battements de son cœur, je savoure sous mes lèvres la chaleur salée de sa peau, et je hume avec délice l'odeur de ses cheveux. Je voudrais que le temps s'arrête. Ivre de perfection, j'aimerais mourir maintenant, sans avertissement, comme on abaisse un interrupteur. J'éprouve le besoin absurde et douloureux de dire à cette fille que je l'aime. Je ne le fais pas.

Mais il faut bien se relever, remettre les tenues de bain et revenir vers la musique, vers les lumières et les danseurs. Elle me dit qu'elle doit rentrer

chez ses parents, puis saute sur une bicyclette, et s'éloigne en me gratifiant d'un large sourire. Je ne l'ai même pas embrassée. Je ne connais pas son nom. Elle a créé l'un de ces moments imprévus et magiques illuminant les noirs sentiers de l'existence, l'un de ces moments qui nous prouvent que la vie, en fin de compte, vaut certainement la peine d'être vécue.

Je retourne aux machines à laver. Personne n'a piqué nos vêtements. Je les balance dans un sèche-linge et je retrouve Joël, assis sur une murette avec une fille en bikini rose. Il fait les présentations : elle s'appelle Antke. Elle

est hollandaise... enfin néerlandaise comme on devrait dire. Elle essaie de converser avec Joël en anglais mais le brave Joël n'a jamais dépassé le stade de *my tailor is rich*. Puis la fille dit qu'elle commence à avoir froid et qu'elle veut rentrer. Moi aussi je frissonne. Je regagne les sèche-linge avec Joël, et dès que nos vêtements sont prêts, nous changeons nos slips de bain pour de vrais sous-vêtements puis nous enfilons shorts et chemisettes. Finalement, nous cherchons un endroit où passer le reste de la nuit.

Nous jetons notre dévolu sur une maison en construction. Ce qui

deviendra la terrasse de la salle à manger semble être le seul endroit qui ne soit pas jonché d'agrégats de ciment. Nous nous asseyons dans un angle aux parpaings gris-bleus, et nous nous efforçons d'ouvrir une boîte de colin au naturel achetée l'après-midi. Nous n'avons pas pensé à nous munir d'un ouvre-boîte. Incroyable ce que les conserves peuvent être solides ! Nous ne parvenons qu'à la cabosser. J'explore la villa et j'ai la chance de trouver une sorte d'étau portable. Pas exactement un objet tranchant. Nous arrivons finalement à éventrer la boîte. Elle gicle son jus de poisson sur nous. Comme eau de

Cologne, y a mieux. “Nous allons sentir la petite fille qui se néglige” me dit Joël en riant. Nous arrivons néanmoins à arracher des morceaux de colin qui ont emmagasiné la chaleur de la journée, et dégoulinent d’eau fade. Horrible à en vomir. Tant pis pour la faim : nous jetons le tout par-dessus le mur de la terrasse. Souvenir de jeunesse, moins agréable que celui de tout à l’heure... Si seulement j’avais une collection plus importante des premiers !

Aujourd’hui, avec ma valise à roulettes, je suis en ville. Il n’y a pas de maisons en construction. La terrasse aux rugueux parpaings, refuge d’une nuit pour mes

quinze ans, m'apparaît comme un hôtel cinq étoiles, un nid douillet. La tête sur le sac à dos, j'y ai dormi comme une souche.

Ah ! Voici une porte cochère qui m'a l'air sympathique ; mais j'hésite. Le sol est peut-être souillé de pisse de chien ou pire. Dans l'angle noir, je vois une sorte de tache rose. La tache remue. C'est, vêtue d'un gros manteau rose et d'un bonnet de même couleur, une petite fille... trois ans, quatre au maximum,. Elle s'approche de moi et me prend résolument par la main. Que dois-je lui dire : "Comment t'appelles-tu ? D'où viens-tu ? Où habites-tu ?" Je suis

paralysé. Je commence à marcher lentement, main dans la main avec cette gamine. Elle ne dit rien non plus.

Soudain, avec un crissement de pneus, une voiture de police s'arrête près de nous. En bondissent deux très jeunes agents. Je les entends qui me posent des questions. Je suis perdu ; je marmonne quelque chose en anglais... Mais pourquoi en anglais ? Je n'ai plus de repères. C'est comme si j'étais revenu quelques jours en arrière, à l'hôpital. Tout est bloqué dans mon esprit.

J'ai dû m'évanouir car effectivement, c'est à l'hôpital que je me réveille.

Natasha est assise près de mon lit. Elle aussi me tient la main. Elle sourit timidement. “Vous m’avez fait très peur.”

Je parviens à lui dire d’un ton de voix que je ne reconnais pas moi-même, et qui ressemble à un râle : “Si vous me renvoyez dans ce centre d’hébergement, je me suicide. Je vous dis cela très sérieusement.”

“Ce n’est pas moi qui vous ai envoyé. C’est ce qu’on pourrait appeler le... le système. L’administration.”

“L’administration, je l’encule.”

“Olivier ! Tu ne m’as jamais parlé comme cela !”

“Parce que maintenant, on se tutoie ?”

Elle est en pleurs. Soudain, je me souviens de la petite fille. Je demande de ses nouvelles. Elle va bien. En fin d’après-midi, les parents l’avaient perdue à l’aéroport pendant qu’ils récupéraient leurs bagages. Elle avait erré sur près de trois kilomètres. Natasha m’explique que j’ai eu beaucoup de chance, car de très jeunes enfants ont été enlevés dans la région récemment, et si j’avais rencontré un groupe de solides citoyens prêts à en découdre, j’aurais pu passer

un mauvais quart d'heure. Un autre mauvais quart d'heure ? Il me semble que si, la semaine dernière, j'ai été conduit à l'hôpital c'est, précisément à cause d'un passage à tabac.

Heureusement, sur le revers de ma veste était épinglé un message : En cas d'urgence, notifier le docteur Natasha Têtu, N° de portable 06... etc.

Je cesse de penser à la petite fille, et je contemple les larmes qui ont coulé sur les joues de Natasha. J'entends dans mon crâne une voix métallique : “Tu ne vas quand même pas imaginer qu'elle t'aime : tu te fais des illusions !”

Chapitre dix-neuf

On (c'est qui « on » ? Peu importe) m'a épargné le centre d'hébergement. Je suis dans un motel ; un peu bruyant, certes, car près d'une autoroute, mais au moins je suis seul. Gaétane, la gérante, est une amie de Natasha. Elle aussi me tutoie,

mais on sent que, chez elle, c'est une habitude. Elle tutoie tout le monde.

“Tu sais te servir d'un ordinateur ?” me demande-t-elle comme si je m'étais présenté à un entretien d'embauche.

“Bien sûr.”

“Tu es bon en comptabilité ?”

“Heu... Ouais, je crois. Oui, maintenant que j'y pense, oui.”

“Et tu parles anglais couramment.”

“C'est Natasha qui t'a dit cela ?”

“C'est ma meilleure amie. On se connaît depuis la sixième.”

Sans que je lui demande, Gaétane, m'apprend qu'elle a quarante-trois ans, ce qui me confirme l'âge de Natasha puisque les deux filles étaient camarades de classe. Gaétane est une solide femme blonde au sourire communicatif. Sa silhouette est en train de passer de normale à grassouillette.

Ainsi je me retrouve travaillant au noir, car strictement parlant, sans numéro de sécu, personne n'a le droit de m'embaucher. Je gère les finances du motel, reçois les étrangers en anglais, non seulement les Britanniques ou les Américains, mais pratiquement tous les clients qui ne sont pas français. En

échange, on me laisse occuper une chambre. C'est un troc, un système boiteux, parfaitement illégal, qui ne pourra pas durer, mais à chaque jour suffit sa peine. On verra bien. Comme à un gamin, on me donne aussi de l'argent de poche.

Je ne déteste pas ce travail. Cela me donne beaucoup de temps pour lire. Récemment, je suis passé de Judith Kelman à Patricia Cornwell puis, plongeant dans les années cinquante, Nancy Mitford. C'est à se demander s'il existe encore des hommes qui écrivent des romans.

Nous avons une nouvelle employée : Pierrette. C'est une étudiante douce et fragile qui a été embauchée à temps partiel comme femme de ménage. Elle m'a demandé de lui montrer les ficelles, à moi qui viens d'arriver ! Pierrette arbore une croix en or sur le corsage de son costume. Je lui en demande la signification, car j'ai entendu dire qu'aucun insigne religieux n'est autorisé sur les uniformes de cette chaîne de motel. "Je vais entrer dans les ordres" me confie-t-elle. Et elle ajoute : "Petites Sœurs des Pauvres, mais je veux d'abord obtenir un diplôme en psychologie."

Encore une psy ! Je regarde attentivement pour la première fois cette timide adolescente, et je devine un corps mince et souple que je serais tenté de décrire comme parfait mais qui doit simplement s'en approcher puisque la perfection n'existe pas. Dois-je me sentir triste pour elle ? Quelles pourraient être ses chances de trouver un homme qui ne l'humilie pas sous les violences verbales, sans parler des violences tout court ? Elle a peut-être raison, après tout. Je me sens quand même un peu triste, puis j'éclate de rire quand elle me dit : "C'est incroyable, il y a des gens qui ne viennent au motel que pour une

heure ou deux, vous vous rendez compte ? Quelle dépense inutile ! Et vous verriez l'état des draps !”

Franchement, des filles comme ça, je ne savais pas qu'on en faisait encore. Son cours de psychologie devrait lui ouvrir les yeux sur certains aspects de la condition humaine ; et peut-être même la faire sérieusement réfléchir à son propre avenir.

Employé (si on peut dire) de bureau, je regagne ma chambre en fin de journée, mais lorsque je ne suis pas occupé j'y passe aussi beaucoup de temps. Seules distractions : les livres et la télé. De

temps en temps, en guise de concert, je subis les gémissements de clients qui s'envoient en l'air dans la chambre à côté, ces mêmes couples dont la présence éphémère étonne tellement ma future nonne.

Je n'ai pas de voiture, bien entendu. Pourtant je sais conduire. Je sais que je sais conduire. Pour me déplacer, je suis entièrement dépendant des autres, et pour combien de temps encore ? Alors, deux ou trois fois par semaine, la femme de chambre à temps plein m'emmène en ville dans sa voiture, et je reviens avec la responsable de nuit.

Parfois, c'est Gaétane elle-même qui se dévoue. Nous bavardons pendant le trajet. Nous bavardons aussi pendant les heures creuses. Gaétane arrive dans *mon* bureau avec deux chocolats chauds. Je me surprends à lui poser des tas de questions sur Natasha. A-t-elle un amant ? Oui, elle en avait un, mais elle vient de le larguer. En a-t-elle eu beaucoup ? Elle en a eu deux à Ypres, sa ville natale, puis trois par ici. Gaétane pense qu'elle les choisit mal : ce sont tous des égoïstes qui ne la traitent pas correctement.

“Et toi, Gaétane, tu as un petit ami ?”

“J’ai mieux que ça : je suis mariée.”

“Ça par exemple, tu n’as pas l’air mariée.”

“Et à quoi ça ressemble, une femme mariée ?”

Là, j’hésite, puis je décide d’essayer une teinte d’humour : “Une femme mariée n’a pas l’air aussi calme, aussi équilibrée que toi ; peut-être devrais-je dire : aussi heureuse que toi.”

Elle rit : “Quel pessimisme !” Puis elle ajoute : “Natasha, qui pourtant n’est pas mariée, n’est pas heureuse non plus.”

Nous restons longtemps silencieux. Je me sens coupable. Si je veux être honnête, j'arrive à la conclusion que Natasha m'aime beaucoup mais qu'elle n'est pas amoureuse de moi. Je me prends la tête dans les mains, essayant de retourner dans l'enfance de mes cauchemars, et de les comparer à l'enfance des séances d'hypnose déclenchées par Natasha. Les parents de mes cauchemars ne s'aimaient pas. Ils ne se détestaient pas non plus. Ils vivaient ensemble, ils s'étaient choisis l'un l'autre pour des raisons de stabilité ou pour faire comme tout le monde. Quant aux habitants du presbytère – ou du château

– ils semblaient n’avoir aucune vie sentimentale.

Dans un cas comme dans l’autre, ils ont jeté le doute en mon âme. Sans jamais mentionner le sujet, ils m’ont fait sentir que l’amour était peut-être illusoire, une vue de l’esprit, un fantasme de romancier ou de dramaturge. Si aimer est stupide, il est également stupide d’imaginer que quelqu’un puisse vous aimer. Je finis par demander presque timidement : “Que puis-je faire pour rendre Natasha plus heureuse ?”

“Invite-la au restaurant ou à un concert.”

“Tu sais, moi, je serais plutôt musique classique.”

Je sens que Gaétane commence à s'énerver. “Mais enfin, tu as envie de coucher avec elle ou non ?”

“Oui, certes. Elle m'affole. J'ai très envie de la connaître bibliquement.”

“Alors, qu'est-ce que tu attends pour le lui dire ? Elle ne va pas te manger, ni se moquer de toi. Le pire qui puisse arriver, c'est qu'elle dise non.”

“Je n'ai pas peur qu'elle se moque de moi. Les femmes qui se moquent de ceux qui sont amoureux d'elles ne méritent pas que l'on soit amoureux

d'elles, et je pense que Natasha mérite qu'on l'aime.”

“Alors ?”

“Alors je veux d'abord savoir qui je suis vraiment : l'homme de mes cauchemars ou celui que génère Natasha lorsqu'elle m'hypnotise.”

“Je pense que lorsqu'elle t'hypnotise, elle s'hypnotise elle-même et te projette dans un passé qu'elle aurait aimé connaître elle-même.”

“Mais dis donc, c'est toi qui devrait être psy !”

Je laisse le silence retomber entre nous puis demande : “Tu me vois marié à Natasha ?”

“Oh, non ! En tant que sa meilleure amie, je me sens seule qualifiée pour parler d'elle en mal... enfin, pas en mal, mais... Disons qu'il faut regarder les choses en face. Je m'explique : dans sa vie professionnelle, elle se contrôle bien, mais dans sa vie privée, elle est très soupe au lait. Un rien la met en colère, ou la fait bouder. Avec elle, il faut marcher sur des œufs. Un mot de travers, une réflexion que tu crois banale, et Natasha explose. Ensuite, au lieu de discuter calmement de ce qu'elle

n'a pas approuvé, elle te coupe de sa vie pendant... Eh bien, ça peut aller de quelques jours à quelques semaines. Ne te méprends pas : je l'estime beaucoup. Si j'étais un homme, moi aussi je serais amoureux d'elle, mais cohabiter avec elle doit être un enfer.”

“Tu t'es déjà disputée avec elle ?”

“Plusieurs fois, et cela me prend chaque fois par surprise. J'ai dit ou fait quelque chose qui ne lui plaisait pas. Elle s'emballe, elle ne veut plus me revoir. Alors, je pars. Je la laisse mariner dans son jus... puis on se réconcilie.”

“Elle m’attire tellement que j’ai presque envie de tenter le coup.”

“Alors, bonne chance ! Et crois-moi, il t’en faudrait ! Honnêtement, je pense que tu irais vite rejoindre ses autres victimes au cimetière des amoureux éconduits. Si je t’ai encouragé à sortir avec elle, je savais pertinemment que cela ne durerait pas. Quant au mariage, pure illusion !”

“Tu m’as dit qu’elle venait de larguer le dernier. Elle en a un nouveau ?”

“Pas que je sache.”

Un lourd silence s’installe. Aucun besoin de s’exprimer. La place est libre,

semble-t-il, mais Natasha n'a pas fait le moindre geste pour se rapprocher de moi.

Chapitre vingt

10 décembre 2007. Led Zeppelin donne un concert sous le Dôme du Millénium à Londres.

Dans mon rêve, qui est bien loin du cauchemar, Natasha m'y a emmené. Nous avons pris l'Eurostar. C'est un rêve, car sans carte d'identité ou permis de conduire, impossible d'aller en

Angleterre... Pour moi, cela reste un concert virtuel

Dans la demi-obscurité, on distingue une guitare à deux manches, et donc à deux têtes. Puis un projecteur dérive vers le proscenium, accrochant le chanteur par l'arrière, lui créant ainsi une auréole de longs cheveux bouclés et mordorés. Il est torse nu sous une sorte de boléro court et ouvert. D'autres projecteurs, mais toujours en lumière douce, dévoilent alors le batteur et le pianiste... pas vraiment le pianiste car il est devant un clavier électronique. Alors, une voix pure, presque féminine s'élève lentement : *Skyway to Heaven...*

et l'enchantement commence. Il durera près de trois heures.

Malgré la foule qui m'entoure, je suis seul avec Robert Plant, mais surtout avec Natasha. Je pose timidement la main près de la sienne sur l'accoudeur. Je la frôle. Elle ne la retire pas.

Par moment, je jette un coup d'œil au visage de Natasha. Son expression est dure comme celle d'une statue de bronze.

Je me réveille brusquement. Je suis dans ma chambre, au motel, au royaume de Gaétane. Paradoxalement, je me sens soulagé. J'ai souvent vu Natasha sourire

mais je n'arrive pas à l'imaginer en train de jouir. C'est un visage qui refuse de se laisser aller, un visage qui se méfie des autres au point d'en devenir parano. Peut-être me suis-je trop laissé influencer. Est-il possible que Gaétane soit seulement une jeune femme possessive qui ne voudrait pas vivre sans l'affection de sa meilleure amie ? Nous savons – ou nous devinons – à quel degré de douloureuse méfiance un sentiment amoureux peut nous conduire. Je ne dois pas me laisser mener par le bout du nez. Je vais inviter Natasha, non pas à un concert de Led Zeppelin, mais maintenant que je gagne

un peu d'argent, à un bon restaurant,
tout simplement.

Chapitre vingt-et-un

Cette soirée au restaurant aura toujours pour moi le goût d'une indigestion. Natasha restant assez silencieuse, je me sens obligé de parler pour deux. Je parle trop, c'est sûr. Je raconte qu'à l'hôpital une jeune aide-soignante m'avait confié, les larmes aux yeux, qu'elle avait reçu une amende et perdu deux points de son permis de conduire parce que les

gendarmes l'avaient contrôlée à 56Km/h, loin de la sortie d'un village, alors que le panneau rayé en diagonale, et indiquant *fin de limitation de vitesse* était en pleine campagne. Je suis lancé. Je ne vois pas le visage de Natasha qui s'assombrit. Je poursuis : "J'aimerais dire à ce gendarme : *regardez-moi dans les yeux et dites-moi si vous-même, quand vous êtes au volant, vous attendez d'être exactement à hauteur du panneau avant d'accélérer.* Je suis certain qu'il ne le pourrait pas, et qu'il essaierait sans succès de ne pas avoir l'air coupable. Comment peuvent-ils s'abaisser à poser des pièges aussi grossiers ? Après, dans

les enquêtes de voisinage, il ne faut pas s'étonner si les gens leur mentent ou leur disent qu'ils n'ont rien vu, rien entendu..."

Natasha explose : "Je ne supporterai pas que l'on remette en question les critères de la sécurité routière." Et je pense : *Je ne supporterai pas ? Elle me parle comme à un enfant !* Alors, poussé par quelque petit diable, je m'enfonce un peu plus et j'ajoute : "Évidemment, si au lieu d'une timide jeune femme, il avait eu affaire à un Arabe, le flic aurait eu la trouille et il n'aurait rien dit."

Ce n'était pas très malin, je l'admets. Disons qu'après les mises en garde de Gaétane, je concevais cela un peu comme une expérience scientifique. Natasha se lève, jette sa serviette sur son couvert, et attrape son sac à main. Elle quitte la table puis se retourne et siffle comme un serpent : “Je ne supporterai pas que l'on dise du mal des immigrés. Je ne veux plus jamais te revoir.”

CQFD !!!

Je me lève aussi, plus calmement. Je règle la note d'un repas que ni Natasha ni moi n'avons consommé, et je sors sans me presser. L'air est humide et chaud

sous un ciel couvert, mais quand même très lumineux. Pour rentrer au motel je vais devoir prendre un taxi car nous sommes allés au restaurant dans la voiture de Natasha, et elle est repartie sans moi.

Je suis triste ; d'une lourde tristesse... lourde comme ce temps de faux été que nous avons en ce moment ; triste, car en voulant vérifier les théories de Gaétane, j'ai détruit mes chances de jamais faire l'amour avec Natasha. Une petite voix me rassure : *tu n'as jamais eu la moindre chance ; alors, ne regrette rien.*

Je suis triste de constater qu'une femme si désirable soit à ce point déséquilibrée, écorchée vive et masochiste. A-t-elle vécu une enfance traumatisante ? Les rares fois où elle a mentionné ses parents – décédés tous les deux – elle l'a fait pourtant avec beaucoup d'affection.

J'imagine quelles eussent été les réactions d'une femme... j'allais dire normale, mais la normalité est illusoire ; disons simplement une femme moins névrosée. Pour l'histoire des flics et du panneau de fin de limitation de vitesse, cette femme normale aurait été d'accord avec moi, ou bien elle aurait, à la rigueur, essayé de trouver des arguments

positifs. Pour l'Arabe, elle m'aurait demandé de relativiser ; par exemple : "Pourquoi un flic en aurait-il peur ?" Dans un cas comme dans l'autre, il y avait matière à une conversation calme, intéressante et même sympathique, en dépit des divergences de points de vue.

Je suis triste de constater qu'une femme que j'avais désirée et que je désire encore, admirée, et que j'admire encore, et enfin aimée, et que j'aime encore, pouvait être à ce point fêlée, comme un splendide vase que le potier, en larmes, doit laisser au rebus après y avoir consacré le meilleur de son temps.

Je suis triste de savoir que sans l'ombre d'un doute elle ne sera jamais heureuse car elle a maîtrisé l'art de décourager ceux qui l'aiment. Les démons qu'elle croit repousser grouillent dans son âme, et y resteront. Elle n'arrivera pas à franchir la clôture qu'elle a érigée à son insu entre la vie de tous les jours et le bonheur. Je suis triste enfin de constater que l'opinion populaire qui veut que tous les psys soient cinglés se révèle, une fois de plus, exacte.

Je raconte ce qui s'est passé à Gaétane. Elle met tout de suite le doigt sur un aspect crucial du problème. "Je sais." Admet-elle. "Lorsque Natasha n'est pas

d'accord avec toi, elle évite de discuter. Pas question d'écouter les arguments de l'autre, pas question de peser le pour et le contre. Elle repousse en bloc la personne qui a parlé. Je crois que c'est l'illustration du dicton : jeter le bébé avec l'eau du bain. ”

“Et pourtant...”

“Oui, et pourtant, elle reste fascinante et irrésistible. Elle n'a qu'un mot à dire, et l'on revient vers elle. Ceux qui l'aiment sont comme ces petits chiens savants que le dresseur appelle à lui d'un claquement de doigts et qui se précipitent, impatients de plaire.

Shakespeare disait que la vie est comme une scène de théâtre. C'est peut-être simplement comme une piste de cirque.”

Sans réfléchir, je laisse échapper : “Tu es amoureuse de Natasha ?”

Elle sourit, baisse les yeux et rougit. “Tu es très perspicace, mais ni toi ni moi n'avons la moindre chance. Dès qu'il s'agit de faire l'amour, elle est complètement maso. Elle repousse ceux qui l'aiment sincèrement et profondément, mais elle est accro à ceux qui prennent du plaisir à la dominer et à la faire souffrir. Elle n'en est pas

consciente, et ne le découvre que trop tard, car au début, naturellement, tout va très bien. En fin de compte, déçue, désabusée, elle largue son mec, puis rapidement s'en trouve un autre... qui ne vaut pas mieux. Et au début, tout va très bien... Et ça recommence. Elle n'est pas consciente non plus de la fascination qu'elle exerce sur ceux qu'on pourrait appeler *les hommes de bonne volonté*, ceux qui l'admirent et la respectent. Aucun de ceux avec qui elle a couché ne l'a admirée. Au contraire, tôt ou tard ils se moquent d'elle et de sa profession.”

“Elle expie peut-être ainsi les péchés d'une vie antérieure.”

“Ou ceux de sa vie présente. Qui peut se vanter de ne pas cacher dans son placard de noirs secrets ou de lourds sentiments de culpabilité ?”

“Si elle est née catholique, elle est née coupable.” Et je me permets un petit rire. Gaétane aussi.

Comme des fanatiques méprisant la paix pour retourner au combat, Natasha retourne se battre contre les égoïstes en sachant qu'elle ne gagnera jamais la bataille ; mais précisément, sa drogue c'est la bataille. Elle est peut-être l'une de ces personnes à qui la mère disait : ‘Ne te fais pas d’illusion, ma petite, aucun

homme ne tombera jamais amoureux de toi.’ Natasha gratte cet ulcère afin de se prouver à elle-même que sa mère avait tort, mais par ses choix de partenaires elle fait en sorte que maman ait toujours raison.

Je murmure : “C’est dur de savoir que la femme qu’on aime s’envoie en l’air avec quelqu’un d’autre, mais c’est encore plus dur de voir qu’elle ne se rapproche pas de vous quand elle est seule, sans partenaire.” Gaétane hoche la tête et s’essuie les yeux.

“Tu as dis ‘la femme qu’on aime’, Olivier. Mais à mon avis, tu ne l’aimes pas.”

“Je ne l’aime pas ?”

“Non : tu l’adores. Ce n’est pas la même chose.”

“Comment cela ?”

“Tu fantasmes sur elle ?”

“Oh oui ! Je rêve de la voir nue et de la prendre en photo. Je voudrais la regarder se masturber, et plus que tout, je voudrais poser mes lèvres sur ses petites lèvres et ma langue sur son clitoris, car pour moi c’est l’expression

ultime de l'union... ou plutôt de la communion entre un homme et une femme.”

“Tu es un poète, mon vieux. Dans la course à l'amour, le poète n'arrive jamais le premier. Il est coiffé au poteau par un étalon vigoureux et infatigable qui n'est amoureux que de lui-même, et s'empresse de faire le malheur de celle qu'il prétend aimer. C'est trop tard pour le poète. Et l'étalon suivant le prend également de vitesse. Natasha et moi avons un peu mentionné cela. Un jour, nous avons analysé le dicton *Faute de grive on mange des merles* et elle m'a avoué qu'elle sortait avec un merle. Tu

vois, cher Olivier, le plumage de la grive est un camouflage très efficace. Dans les champs, elle est invisible. Il faut un œil exercé pour la repérer... ”

“Que faire, Gaétane ?”

“Continue à l’aimer, mais arrête de l’adorer. Elle est devenue ta déesse, et dans tes rêves, tu la pries... littéralement. Tu es à genoux devant elle, la tête entre ses cuisses.”

Je ne veux pas le demander, mais tant pis, je me lance : “Et toi, Gaétane, tu as épousé une grive ou un merle, un poète ou un étalon ?” Elle ne s’en offusque pas.

“J’ai épousé un homme gentil qui m’aime calmement et profondément.”

“Alors, pour toi, où se situe Natasha dans le domaine du sentiment ?”

“Elle est ma grive, comme elle est la tienne.”

“On dirait que tu as déjà fait l’amour avec des femmes.”

“L’amour ? Non. Comme beaucoup de filles, j’ai joué à touche-pipi avec des camarades de classe. Très agréable. Je dirais même essentiel pour entrevoir les mystérieuses dimensions de la vie, mais ce n’était pas de l’amour, alors qu’avec Natasha...” Un silence, et elle continue :

“Cette femme attire les deux sexes. Il y a des moments où je souhaiterais ne l’avoir jamais rencontrée.”

Chapitre vingt-deux

J'en ai marre. Comme un cancer, une certitude s'installe en moi. Gaétane m'a fait soupçonner que le monde hypnotique dans lequel Natasha m'a parfois propulsé représente celui où elle-même aurait aimé vivre. Une

conclusion s'impose : mon vrai monde, à moi, c'est celui de mes cauchemars. Mais alors, comment faire pour en être certain ? Je m'appellerais donc Olivier Fleury. On me dit que je suis à Châteauroux. Pourtant, chaque fois que je suis sorti du motel pour aller prendre un verre ou aller au cinéma, je n'ai rien reconnu. Je me perds dans cette petite ville. Ils ont mentionné Argenton sur Creuse. Ça ne me dit rien non plus. Je pourrais... je devrais aller vérifier les certificats de naissance dans les registres des mairies. Les chances que je sois né dans l'une de ces deux communes sont pourtant bien minces.

Je me revois soudain tout nu sur le chemin de campagne, à l'âge de dix ans. Je suis certain que, très loin, sur ma gauche, au-delà du mur de granit, on apercevait la mer. La Manche, l'Atlantique, la Méditerranée ? L'Atlantique, je crois. Ce devait être en Bretagne car il me semble que le sentier était bordé d'ajoncs et de genêts. À la jonction de ce chemin et de la petite route, se dressait un modeste calvaire en pierre... modeste mais typiquement breton.

Une grande lassitude s'empare de moi. En fait, j'ai de moins en moins envie de le retrouver, cet Olivier Fleury. Et si

c'était un malfaiteur, un cambrioleur ou même, pourquoi pas, un assassin ? Mais non : impossible. Il serait fiché à la Police et ses empreintes digitales, ou son ADN m'auraient déjà identifié. Il pourrait aussi être un agent des services secrets, ou encore un joueur invétéré qui n'aurait pas pu rembourser les crédetes. Cela expliquerait le passage à tabac. Plus j'y réfléchis, plus je me sens en sécurité avec Olivier Vingtoiseaux : un nom qui fait sourire, un nom qui inspire la sympathie. Merci, monsieur l'infirmier.

Gaétane et son bras droit, un garçon pâlot et sans conversation, se relaient

pour le service de nuit. Ce soir-là, c'est le tour de Gaétane. Je descends la voir à la réception qui est une vaste salle avec un comptoir en demi-cercle, des fauteuils et des sofas en cuir brun-rouge, et une télévision dont Gaétane a coupé le son. L'ensemble donne sur une baie vitrée qui permet de surveiller les voitures des clients.

Je me suis acheté un ordinateur portable mais, sans carte de crédit, pas question de souscrire un abonnement à Internet. Je demande à Gaétane si elle peut m'ouvrir un compte "Invité" et si je peux me brancher sur le wi-fi du motel. Elle est d'accord, naturellement.

Je vais sur Facebook et je tape : Olivier Fleury. Merde ! Il y en a une bonne demi-douzaine. Suis-je l'un d'entre eux ? Avec le code d'accès de Gaétane, je consulte tous les noms. Aucun ne correspond, surtout ceux dont la photo apparaît dans un carré sur la gauche. On m'a dit, à l'hôpital, que j'avais probablement entre cinquante et soixante ans. L'infirmier, qui étudie pour devenir médecin légiste, m'a précisé : "Si on n'avait trouvé que des ossements, il aurait été beaucoup plus facile de déterminer votre âge."

"Désolé : j'essaierai de faire mieux la prochaine fois."

Certains Olivier Fleury sont trop jeunes, d'autres trop vieux. Une pensée incongrue : je me demande soudain si je ne pourrais pas être un descendant du ministre des finances de Louis XVI... pas le meilleur, apprend-on dans les livres d'Histoire. Et puis, n'était-ce pas un cardinal ? Bof ! Ça ne devait pas l'empêcher de procréer. De procréer, oui, mais... il n'aurait pas pu transmettre son nom de famille.

Avec Vingtoiseaux je posséderais une meilleure chance de conserver une individualité. Pour m'amuser, je demande au moteur de recherche de me trouver Olivier Vingtoiseaux. Victoire !

Cette fois, je suis le seul. Mon vieux Vingtoiseaux, c'est décidé : je te garde.

Le gros problème va maintenant consister à établir des papiers. Les immigrés clandestins ne semblent pas avoir trop de problèmes. Du jour au lendemain, on leur donne un logement, des soins médicaux gratuits et €780 par mois, payés par les gagne-petit qui, pendant quarante ans, se saignent pour cotiser à cette URSSAF dont les quatre premières lettres évoquent le sinistre marxisme de ses inventeurs ; mais il ne faut surtout pas s'apitoyer : les contribuables n'étant, après tout, que de sales Français ! J'imagine la fureur, style

pensée unique, de ma chère bobo de Natasha si je lui disais cela.

À qui s'adresser pour obtenir des papiers en règle ? La gendarmerie, la mairie, un notaire ? Gaétane suggère la préfecture. Dans tous les cas, je sens que l'on me ferait jouer aux chaises musicales de bureau en bureau pendant des années, les inutiles de chaque administration n'ayant qu'une hâte : se débarrasser le plus vite possible du dossier sans jamais essayer de résoudre le problème. La devise du parfait fonctionnaire n'est-elle pas, en effet : "J'en ai rien à foutre." ?
Dommage que je ne sois pas sénégalais,

musulman et illettré. Là, ça marcherait comme sur des roulettes.

Je ne dépense que des broutilles. Je mets de côté tout ce que je peux, jusqu'au dernier centime. Un jour, j'aurai assez d'argent pour me dégoter de faux papiers. Tant d'autres y arrivent !...

Je dis à Gaétane que je sors prendre l'air. Le motel est un peu à l'écart du centre-ville, mais la marche me fait du bien. Je passe par de belles rues résidentielles bordées d'arbres dodus. J'imagine qu'au dix-neuvième siècle, ces platanes, marronniers et autres chênes n'étaient que de petites tiges rabougries

survivant au milieu de l'argile des chantiers et des tranchées de canalisations. Les maisons étaient neuves et attiraient les jeunes couples des classes moyennes.

Les paysagistes municipaux ont tondu l'herbe qui, sur une bande d'un mètre de large environ, court d'arbre en arbre. Les trottoirs sont tellement spacieux que les promoteurs ou les urbanistes du dix-neuvième siècle ont pu se permettre ce luxe. L'odeur de foin fraîchement coupé est enivrante, même si, dans une sorte de vie antérieure, j'ai lu que cette odeur est produite par des milliards de

bactéries. Ça gâche un peu la poésie, mais pas trop.

Nous profitons d'une splendide et chaude soirée, tempérée par un léger vent d'Est. J'ai tout mon temps, et je le prends, mon temps. Je me dirige vers la plus large rue de la ville, là où l'on trouve aussi les plus beaux trottoirs et les cafés en plein air les mieux achalandés. J'en trouve un, le *Tyrannosaure*, où il n'y a presque personne. Publicité sous le nom du restaurant : spécialités du Jura (ha, ha !). Je m'assieds devant une petite table ronde en tôle verte entourée de chaises métalliques avec dossier tendu de câbles en matière plastique blanche. Un bon

arôme d'oignons frits mélangés à de la viande de bœuf haché titille les narines des passants et les incite à rentrer dans la partie restaurant. Un jeune homme vêtu d'un pantalon en denim bleu et d'un gilet rouge s'approche en sautillant. Je bois rarement de la bière, mais vu la chaleur, j'en commande une.

“Amandine est ici.” Me glisse-t-il à l'oreille avec des mimiques de conspirateur.

“Amandine ?”

“Mais oui, vous la connaissez. Vous êtes bien le type du motel, n'est-ce pas ?”
J'admets que je suis le type du motel,

mais je ne vois toujours pas qui est cette Amandine. Le garçon de salle s'assied carrément à côté de moi. "Elle est allée plusieurs fois au motel avec son petit ami, mais elle vient de le larguer. Il voulait venir habiter chez elle, seulement elle a refusé. Elle savait que ce n'était qu'un bon à rien, un peu alcoolique sur les bords, d'ailleurs. Il baisait bien, c'est tout."

"Très intéressant, mais je ne vois pas du tout en quoi cela me concerne. Aurait-elle oublié quelque chose dans la chambre ?"

Le garçon lève la tête et porte, loin devant lui, un regard qu'il croit romantique. Il lève aussi un bras, et trace un demi-cercle dans les airs. "Elle a plutôt perdu son cœur, monsieur. Vous le lui avez dérobé." Je regarde autour de moi. Où est la caméra cachée ? Le serveur continue d'un ton moins théâtral : "Elle est tombée amoureuse de vous."

On a beau dire : même si on a envie de rire, ce genre de révélation ne peut laisser indifférent. Je ne sais pas quoi faire, et je ne fais rien. Le serveur, sourcils arqués, regard anxieux, chuchote : "Alors ?"

“Alors quoi ?”

“Je vous l’ai dit : elle est ici. Elle travaille chez nous comme femme de ménage. Quand elle vous a vu, elle a eu tellement peur qu’elle est allée s’enfermer dans les toilettes. Je vais la chercher. D’accord ?”

Il ajoute : “Je m’appelle Thibaut.” On se serre la main. “Et moi Olivier.”

“Je sais, je sais. Amandine n’arrête pas de parler de vous. C’est le coup de foudre, vous savez.”

Je pousse un long soupir. J’imagine Thibaut revenant vers moi avec une imposante matrone à la généreuse poitrine et aux grosses fesses. Je la vois

blonde-rousse avec un visage couperosé et une cigarette au bec. Quoi qu'il arrive, je suis bien décidé à ne plus jamais fréquenter cet établissement. J'ai soudain une horrible pensée : et si j'allais être victime d'une folle et de son harcèlement sexuel ? Et si elle allait venir pousser une crise nerfs au motel ? Vais-je rejouer le rôle du présentateur radio dans *Play Misty for me* ?

Pendant que Thibaut va chercher Amandine, j'essaie de dédramatiser. Je ne suis pas Clint Eastwood, encore moins un jeune Clint Eastwood. Je réussirai sûrement à me débarrasser de cette femme avec tact.

Thibaut réapparaît poussant devant lui une grande tige, plus grande que moi, mince comme un fil, habillée d'une robe jaune sans manche avec des bordures brunes et de gros boutons du même brun qui vont du col à la ceinture, laquelle ceinture, en plastique noir, est exceptionnellement large. Sans être vraiment beau, son visage est agréable ; allongé, comme le reste du personnage, lèvres peintes rouge vif ; un peu vulgaires peut-être ; heureusement, elle ne semble pas arborer d'autres signes de maquillage ; mais ce qui m'intrigue le plus, c'est la chevelure. Amandine ressemble à l'une de ces chanteuses des

années trente ou quarante : Lucienne Delyle ou Deanna Durbin. Il ne lui manque qu'un fume-cigarette et des paupières mi-closes sur un regard lourd... d'ailleurs, oui, elle a vraiment le regard lourd.

Thibaut me fusille du regard. Je me rattrape : "Oui, bien sûr, je vous reconnais. Vous êtes souvent venue au motel." Cette fois, elle rougit. Décidément, j'ai le don de faire ou de dire des choses stupides aujourd'hui. À court d'idée, j'ajoute : "Asseyez-vous. Que voulez-vous prendre ?"

"Un diablo menthe."

“Moi, une autre bière s’il vous plaît.”

Je la contemple, assise en face de moi. Elle a un corps de rêve ; tout au moins le féminin corps de mes rêves : mince et sans poitrine. Je ne serais pas étonné que certains mâles, à peine émergés de leur marécage paléolithique, lui en aient déjà fait le reproche... les mêmes qui déçoivent Natasha, liaison après liaison.

Nous commençons ensemble : “Vous savez...” Un léger rire détend l’atmosphère. Je fais signe à Amandine de continuer. Elle reprend : “Vous savez, ce Thibaut est impossible. C’est une

vraie pipelette, et il se mêle toujours de ce qui ne le regarde pas.”

Ce Thibaut revient avec nos boissons. Je paye, et il s'éclipse. Je demande : “Vous avez dîné ?” Elle secoue la tête pour dire non.

“Eh bien, finissons ce verre et allons manger quelque chose dans un restaurant.”

“Ici, ça fait restau si vous voulez.”

“Je ne sais pas... Thibaut risquerait d'aller raconter cela sur Twitter.” Amandine sourit. Elle se détend. Je contemple cette drôle de jeune femme, la quarantaine peut-être, qui dit être

tombée amoureuse d'un homme qu'elle a entrevu quatre ou cinq fois derrière une vitre ou assis dans un bureau.

Je suis soudain ramené en arrière de plusieurs décennies. Je suis au lycée. Il y avait là aussi une grande tige qui ressemblait un peu à Amandine, mais ce n'était pas Amandine, j'en ai la certitude. Et cette grande tige, simple sans être simpliste, était aveugle à la laideur du monde. Ce qu'elle pensait, elle le disait. Ce qu'elle avait envie de faire, elle le faisait, au grand dam de ses parents, de ses professeurs et parfois des autres élèves dont certains ne se privaient pas de rire derrière son dos. Ils prenaient sa

confiance et son innocence pour de la stupidité. Ils furent abasourdis lorsqu'elle passa son bac avec mention très bien.

Amandine n'est pas dans la même ligue, ou alors, elle ne serait pas devenue femme de chambre. Encore que... J'ai soudain fort envie de connaître son parcours. Je sens que je pourrais apprendre beaucoup de cette femme.

“D'accord” dit-elle en se levant “Mais je te préviens, je ne bois pas de piquette. Si tu m'invites, ce sera un bon vin ou carrément de l'eau.” Ce passage si prématuré du *vous* au *tu* me désarçonne

un peu. Mais, pour le vin, elle a raison !
En dehors du sexe, peu de choses dans
cette vallée de larmes peuvent se
comparer à un bon repas arrosé d'un
bon vin.

Chapitre vingt-deux

Comme la chose la plus naturelle du monde, nous passons du restaurant (tranches de gigot de chevreau grillées : un délice !) à mon motel. Gaétane nous regarde passer avec un sourire narquois. Vais-je bien m'en tirer ? On dit que c'est un peu comme monter à bicyclette : on n'oublie jamais. Mais peut-être ne suis-je jamais monté à bicyclette ? Je pourrais

être un moine qui est resté chaste toute sa vie... ou qui n'a fait que tripoter un autre moine... J'espère que cette anxiété ne va pas me rendre impuissant.

En l'occurrence, tout se passe bien. Lorsque la main d'Amandine frôle mon pénis en érection pour la première fois, je ressens un tel choc que je sursaute et hurle littéralement de plaisir. Croyant qu'elle m'a fait mal, Amandine s'en inquiète un peu. Je la rassure. Depuis combien de temps suis-je resté intouché ou intouchable ? Suis-je vierge ? Mais non : je me rends compte que je sais faire l'amour lentement, tendrement. Je la lèche avec le soulagement d'un

naufragé du désert qui jouit de sa première gorgée d'eau fraîche depuis mille kilomètres. Amandine répond à toutes mes attentes (conscientes ou inconscientes) d'esthétique féminine : un long torse, des seins fermes et minuscules, un ventre parfaitement plat, un sexe épilé aux petites lèvres élégantes et fines qui, sous le plaisir, s'allongent et s'épanouissent comme les pétales naissants d'un bourgeon de tulipe. Elle mouille abondamment, mais – autre bonus – sa cyprine ne dégage aucune odeur. Nous passons une nuit que ni elle ni moi ne sommes près d'oublier.

Pourquoi les mots chien et chienne ont-ils si souvent des connotations négatives ? Qu'y a-t-il de plus loyal qu'un chien ? Ils restent attachés à leur maître, même lorsque ces derniers les maltraitent. Amandine est une chienne ; une belle chienne, aimante, vulnérable, loyale et confiante. Comme il a dû être facile à certains hommes de lui faire du mal et de profiter d'elle et de se moquer d'elle ! Amandine se donne tout entière. Je suis son homme, et je dois avouer que la sensation n'est pas du tout désagréable. Elle m'a choisi, un peu comme un chat des rues décide de choisir une maison ou une personne.

Elle est donc à la fois chien et chat, et possède le meilleur des deux : la fidélité du chien et la douceur câline du chat.

Aucun être humain, même s'il n'a pas lu dix livres de toute sa vie, n'est exempt de mystère. Tous les psys vous le diront, et cette pensée me ramène vers Natasha avec un pincement au cœur.

Nous nous sommes revus par hasard. Elle m'avoue qu'elle a souffert de ne plus me voir. Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? On pourrait imaginer toutes sortes de paysages derrière cette remarque. Et si elle a souffert de ne plus me voir, comment se fait-il qu'ayant

quitté son merle, elle ne se soit pas rapprochée de moi ? J'étais tout prêt à ce qu'elle devienne ma grive. Mais elle est damnée... ou plutôt condamnée à retrouver un autre amant dont le côté sentimental n'a pas évolué au-delà du stade reptilien.

Restons amis, a-t-elle ajouté. Nous savons bien, l'un et l'autre, que ce n'est plus possible. Un pont a été coupé, un bien petit pont, certainement ; une passerelle pour piétons au maximum. On ne pourra pas le reconstruire. En voudrais-je, d'ailleurs, alors que je rêve d'un Verrazzano ?

Amandine n'attend rien de la vie. C'est pourquoi elle dispose d'une remarquable capacité à jouir du moment présent. Et quand je dis jouir... Elle se laisse aller avec un abandon si total et si vocal que je l'envie. *Ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux petits*, disait Matthieu. Ne regrettant pas le passé, ne s'inquiétant pas de l'avenir, Amandine, sans le savoir, est arrivée à la sagesse. Dans ce domaine, elle est meilleure, bien meilleure que moi.

Ce qui a manqué le plus à Natasha, c'est un homme qui non seulement la désire, mais admire sincèrement en elle des

qualités qu'il ne possède pas lui-même. Comme un paon exhibant sa roue, les hommes qu'elle choisit ne pensent qu'à mettre en valeur leur propre talent et leurs propres qualités. Et ça marche, hélas ! Ça marche temporairement, mais ça marche. Et ils le savent.

Constamment ébloui par le mélange de subtilité et d'enthousiasme avec lequel Amandine fait l'amour, je prends un jour sa tête entre les mains, je la regarde au fond des yeux, et je me surprends à chanter : *Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage. Laisse-moi contempler ton visage.*

“C’est de Francis Cabrel ?” me demande-t-elle.

“Non : Charles Gounod.”

“Connais pas. Mais c’est très beau. S’il vient en tournée, on ira l’écouter ?”

“Promis.” Je l’embrasse tendrement sur les paupières. Je les effleure à peine, juste assez pour sentir les cils virevolter sous mes lèvres comme le feraient les ailes d’un papillon.

Le premier qui se moque d’Amandine, je lui casse la gueule.

Chapitre vingt-quatre

Amandine vit dans un charmant appartement de deux pièces au quatrième étage sans ascenseur. “Ça maintient en forme.” Dit-elle. Je veux bien le croire, mais y monter des objets lourds, comme des bouteilles d’eau minérale, ou des provisions pour plusieurs jours ne doit pas être très drôle. Elle me relate en riant – car en fin de compte, elle rit de tout – les efforts que lui ont coûté l’ascension de ces

quatre étages, le jour où il lui a fallu y hisser une machine à coudre.

Malgré les modestes revenus d'Amandine, l'appartement a été aménagé avec un goût exquis. Peu à peu, au cours des années, elle a trouvé des meubles d'occasion en merisier, son bois préféré. Le merisier, ce n'est plus "cool" de nos jours. On en trouve jusque dans les déchetteries. Ceux qui les y jettent préfèrent sans doute le Formica...

Tout l'appartement est d'une propreté exemplaire. J'y passe de nombreux jours de congé. Sans travail régulier, je n'ai pas vraiment de jours de congé, bien sûr. Je

vis au motel où Gaétane a souvent besoin de moi.

Amandine, elle, aime bien venir au motel pour faire l'amour. "Ça me change" précise-t-elle. Personnellement, ça me rappellerait trop les rencontres furtives et sans importance. Mais je ne suis pas Amandine, et au lieu de commencer à tout gâcher en la critiquant, je respecte ses préférences. Elle s'en aperçoit, s'en étonne et m'en est reconnaissante. Elle a dû passer sous les fourches Caudines de pas mal de connards.

Un jour, en ville, nous regardons la vitrine d'une pâtisserie. Elle s'écrie : "Tiens, des Kouign Amman !" Innocemment, je chantonne : "Kouign Amman, Kouign Amman !"

"Oh !" fait-elle : "j'ai mal prononcé ?" Elle ressemble à un épagueul qui s'attend à être battu. J'en suis bouleversé et la rassure immédiatement. Deux ou trois fois, par la suite, je décèle en Amandine cette peur de se faire engueuler pour des choses qui n'ont absolument aucune importance. Cela me plonge dans de mélancoliques réflexions sur son passé et, pour des raisons moins apparentes, sur celui de

Natasha. Elles en ont bavé toutes les deux, mais dans des registres différents.

Jamais il n'est question que je m'installe chez Amandine, et je ne le suggère pas. Elle non plus. On s'est bien compris de ce côté-là. Elle aime son indépendance. C'est l'une des raisons pour lesquelles beaucoup de ses anciens amants ont été limogés : ils étaient trop collants, trop jaloux, trop dominateurs. Les autres raisons ? L'alcoolisme occupe la première place. La violence suit de près. Elle me raconte tout cela, contente que je ne sois ni possessif, ni agressif, ni alcoolique. Je lui demande : "Tu as connu combien d'hommes en tout ?"

“Toi d’abord : combien ?”

“Combien d’hommes ? Aucun, je suppose.”

“Mais non, idiot : combien de femmes.”

“Je ne sais pas, puisque je suis amnésique. C’est d’ailleurs ce que je ne comprends pas. Je me souviens de beaucoup de choses : la différence entre un virus et une bactérie, le nom des satellites de Pluton... mais je suis toujours à la recherche de mon enfance et de mon identité. Quant au nombre de femmes... D’après le jeune infirmier qui m’a soigné, j’en aurais connu vingt, mais il n’en sait rien non plus. C’est

pour cela que j'ai adopté le surnom qu'il m'a donné : Vingtoiseaux. Alors, disons vingt femmes. Et toi, combien d'hommes ?”

Elle fait une petite moue et rejette la tête en arrière : “Je ne sais pas. Tu as dit vingt ? Je pense qu'il faudrait multiplier ce nombre par trois...” Hésitante, elle me regarde avec appréhension. “Ça te choque ?”

“Pas le moins du monde.”

“Tu n'es pas jaloux ?”

“Je ne suis pas jaloux du passé, seulement du temps qui passe.”

“Comprends pas.”

“Et quand je dis que je t’aime, est-ce que tu comprends ?”

“Ça oui.” Et elle me donne un baiser sur la joue. Ce baiser m’enchanté. Nous avons accompli avec abandon et enthousiasme à peu près tout ce que deux amoureux peuvent se faire, au lit et ailleurs. Et pourtant, ce baiser si simple, si chaste, me bouleverse. Je sais sans l’ombre d’un doute que, quoi qu’il puisse arriver, je m’en souviendrai pour le reste de ma vie.

Amandine est tout à fait d’accord sur mes plans à long terme : de faux papiers.

Elle trouve que cela fait très “romantique”, comme elle dit, très récit de cape et d’épée, ou intrigue d’espionnage. Cela met du sel dans la vie.

On se voit tous les cinq jours à peu près. Nous n’avons pas décidé cela scientifiquement. Parfois c’est moins : trois jours ; rarement moins de trois et rarement plus de cinq. Le reste du temps, je ne m’ennuie pas car je lis énormément. Je regarde beaucoup la télé aussi... beaucoup trop, d’ailleurs. J’ai mon travail. Je bavarde avec Gaétane.

Un jour, je me surprends à entretenir des conversations intérieures avec ma mère, celle de mes cauchemars, bien sûr, puisque, sous hypnose, je n'ai jamais rencontré de mère ; je l'entends ricaner : "En fin de compte, toi et Amandine, vous n'êtes ensemble que pour baiser." *Comme vous avez tort, madame, vous et tous ceux qui me jugeraient ainsi ! C'est précisément parce que je suis amoureux d'Amandine que j'essaie de pas être constamment dans ses pattes. Et quand nous sommes ensemble, nous ne baisons pas : nous faisons l'amour, terra incognita pour toi, chère mère qui, de toute évidence, n'a jamais connu autre*

chose que des accouplements hâtifs entre des draps nauséabonds. Oui, je sais : pour toi, comme pour tant de catholiques et autres coincés, l'amour est réellement, véritablement sale.

As-tu, comme je le fais avec Amandine, connu de ces moments où l'on se promène lentement, main dans la main sur un chemin de campagne ou près d'un lac, sans rien dire ? As-tu connu de ces repas arrosés d'un bon vin, et que nous faisons durer par paresse et par plaisir, un peu comme on savoure une grasse matinée ? J'ai, comme disent les avocats, l'intime conviction que tu n'as rien connu de tout cela.

Certes, il ne faudrait pas demander à mon amie de disserter sur la littérature, l'Histoire, la préhistoire, l'archéologie, la musique classique, l'architecture, l'astronomie... mais elle est pleine de bon sens ; elle possède une sagesse innée, une sagesse de moine bouddhiste agrémentée d'une infaillible gentillesse. "Si j'avais su que tu étais allé à l'université, je ne serais jamais sortie avec toi." Me confie-t-elle un jour.

"Mais enfin, pourquoi ?"

"J'aurais eu trop peur que tu te moques de moi."

Je la regarde dans les yeux et je lui répons sérieusement, presque solennellement : “Je te vois vivre, et je me rends compte que j’ai beaucoup à apprendre de toi. J’ai peut-être des connaissances, comme on dit, mais toi, tu m’enseignes l’essence même de la vie, tu m’apprends la vie.” Elle sourit. Elle ne me croit pas... enfin, pas vraiment.

Nous sommes au parc municipal, assis sur un banc près du plan d’eau. Le temps est magnifique, ni trop chaud ni trop froid. Beau ciel bleu décoré de quelques moutons blancs. Une jeune maman donne patiemment des morceaux de pain à un gamin de deux

ou trois ans. Il les lance dans l'eau d'un geste sec et maladroit qui le fait vaciller à chaque fois, comme s'il allait tomber. Les canards se donnent le mot (ou le coin-coin) et arrivent de tous côtés.

“Moi” dit doucement Amandine “c’est un chat qui m’a appris la vie.”

“Un chat ? Comment cela ?”

“Je venais d’avoir dix-huit ans. Je travaillais depuis deux ans, mais les parents voulaient me garder à la maison. Je comprends pas pourquoi, vu qu’ils ne m’aimaient pas. J’étais comme un jouet dont ils n’auraient jamais voulu, mais qu’ils ne voulaient pas prêter aux autres.

Aucune affection de leur part, aucun câlin. J'étais devenue comme eux. Au collège, quand une fille voulait me prendre dans ses bras... pour mon anniversaire, par exemple, je reculai instinctivement. Je n'aimais pas qu'on me touche. Je ne comprenais pas ceux qui étaient toujours à se donner des bisous. Quant à faire l'amour... Je ne dirais pas que je trouvais ça dégoûtant, pas du tout, mais c'était pour les autres. Moi, je n'en avais absolument pas envie. Deux mois après mes dix-huit ans, je me suis trouvé une chambre chez une vieille dame sympa. J'étais enfin seule ! Inutile de préciser que j'étais vierge. J'avais

vraiment horreur qu'on me touche. Je n'étais jamais sortie avec un garçon, je n'avais jamais été embrassée, ni rien ni foutre, tu penses bien ! Puis la vieille dame a voulu partir en vacances. Elle m'a demandé de garder son chat. À la maison, nous n'avions jamais eu de chien ou de chat. J'ai accepté, bien entendu. Il s'appelait Techno. Elle était dans le vent, la vieille ! C'était un énorme chat de gouttière, un mâle (châtré, heureusement !) avec le chevron Citroën sur le front. Bref, Techno et moi on s'entendait bien. Un samedi après-midi, je me suis allongée sur le sofa pour faire la sieste. Techno a sauté sur

les coussins, puis est venu s'étendre de tout son long sur ma poitrine. Il a fermé les yeux, et s'est mis à ronronner. Alors, j'ai eu comme une révélation : cette chaleur, ce bonheur, cette vie contre moi... Techno avait déclenché quelque chose. J'ai eu envie de recommencer avec un être humain, de sentir une autre chaleur, une autre douceur. Ah ça, on peut dire que je me suis bien rattrapée par la suite ! Tu sais à quel point j'aime rester serrée contre toi sans rien faire, sans rien dire. Eh bien, c'est grâce au chat de la voisine.”

“Les chats sont de grands philosophes.”

*

Que fabrique Amandine quand nous ne sommes pas ensemble ? Eh bien, elle a son travail, elle aussi. Le soir, elle va danser. Elle adore le cinéma, mais surtout les films à grand spectacle, pas vraiment ceux qui me plairaient. Alors elle y entraîne Thibaut. “Moi je serais jaloux” me dit ce même Thibaut pendant que j’attends Amandine à la sortie de son restaurant.

“Eh bien pas moi. Elle aime danser. J’en suis incapable. Je lui fais confiance. Ça la change de certains de ses anciens partenaires.”

“C’est sûr ! Elle en a connu qui l’auraient tabassée pour moins que ça.”

Pendant que je songe à l’égoïsme et à la stupidité d’un large pourcentage des hommes, je jette un coup d’œil sur le menu du Tyrannosaure : pintade au vin jaune, porc en papillote, potée jurassienne... Ça a l’air bon. Thibaut me dit qu’il vaut mieux ne pas inviter Amandine à déjeuner ici : le patron n’aime pas mélanger les genres. Le personnel, c’est le personnel, les clients c’est les clients.

Je devrais me renseigner sur la façon d’obtenir de faux papiers, mais je ne sais

pas comment faire. Je reporte cela d'une semaine sur l'autre. Et puis, mettre le doigt dans le monde du crime organisé, n'est-ce pas dangereux ? Ne voudront-ils pas que je leur renvoie l'ascenseur ? Au bout de quelques mois, j'abandonne l'idée complètement.

Natasha est venue rendre visite à Gaétane. J'étais là. Elle s'est approchée de moi comme pour m'embrasser, et instinctivement j'ai reculé de quelques centimètres, assez pour qu'elle s'en aperçoive. Je me suis repris et nous nous sommes quand même embrassés ; sur les joues, bien sûr, en frôlant à peine le visage : mmwa, mmwa. Puis j'ai prétexté

du travail et je suis remonté dans ma chambre.

Quand je redescends, peu avant minuit, Gaétane me regarde avec un sourire en coin. Je lui lance un regard qui, lui aussi, est en coin : “Qu’est-ce qu’il y a, Gaétane ?”

“Natasha t’a pardonné.”

“C’est-à-dire ?”

“Elle va te faire un certificat statuant que tu es vraiment, totalement amnésique, et elle va contacter la préfecture. Elle n’est pas seulement psy, tu sais : elle est aussi docteur en médecine, un vrai docteur. Son certificat

aura du poids. Elle va t'aider à retrouver une identité, cher monsieur Olivier Vingtoiseaux.”

“Elle sort avec quelqu'un ?”

“Je crois que oui. Elle a l'air heureuse, épanouie, et elle a dit ‘mon ami’ en parlant d'un graphiste qui travaille dans la région.”

Gaétane a soudain l'air triste et fatigué. Nous restons longtemps sans rien dire. Il est évident que nous pensons tous les deux la même chose : Natasha et ses choix douteux dans le domaine du plaisir.

La douleur de Gaétane et la mienne voyagent en ondes brûlantes entre elle et moi, renvoyées comme si elles étaient prises entre deux miroirs.

Je pose timidement la question : “Suis-je atteint de jalousie ?” Gaétane secoue doucement la tête. “Non, pas entièrement. C’est surtout de la peine. Toi et moi, nous aimons Natasha encore plus que nous ne la désirons.”

Chapitre vingt-cinq

Samedi matin. Temps magnifique. Pas un nuage, même si le bleu du ciel n'est que pâlot. C'est normal, paraît-il. Quand j'avais dix ans, tout nu sur un chemin de campagne, le ciel était d'un bleu profond. De nos jours, la pollution a fait son œuvre : il est devenu laiteux.

Comme presque tous les vendredis, le Tyrannosaure a fait salle comble. Il n'a fermé que vers minuit pour les clients,

et une heure du matin pour les employés. Puis Amandine est arrivée à cinq heures afin de nettoyer les salles. Il est maintenant sept heures. Elle va sortir dans quelques minutes. Thibaut dort encore, ce qui m'épargne son bavardage. Des gens arrivent pour prendre le petit déjeuner. Marina, une étudiante employée à temps partiel, prend le relais jusqu'à onze heures. Malgré les réticences du patron, j'ai commandé un café crème et deux croissants.

Une famille s'installe à deux tables de la mienne. L'homme, grand, mince, élégant dans un beau complet-veston gris, tire la chaise pour sa femme, qui le

remercie. Je la vois de dos. Elle porte un débardeur rose et un short bleu foncé... bleu comme était le ciel dans l'enfance de mes cauchemars. Deux grands adolescents s'installent en face de leurs parents. Je leur donne seize et dix-huit ans.

Je ressens des picotements dans les jambes et au bout des doigts. Sans trop y croire, je pense : crise cardiaque ? Si le cœur, comme on le pense en Occident, est le siège des émotions, alors oui, c'est bien une crise cardiaque car c'est la voix de Rusika qui passe la commande à Marina. Même assis, je sens mes genoux qui tremblent. Si j'avais été debout, je

me serais effondré comme une poupée de son. Les douces vibrations de cette voix pénètrent au plus profond de mon corps, se fondent en moi et deviennent une partie de moi.

Quand elle remue la tête, un bras, une main, une jambe, c'est comme si elle me possédait, c'est comme si elle se mouvait en moi-même. Pense-t-elle parfois au lycée, à l'abri d'autobus et au jardin des plantes ? Est-ce que je vis encore en elle comme elle vit encore en moi ?

Les deux garçons se lèvent. Le temps s'est aboli : je ne les ai pas vu prendre leur petit déjeuner. Ils s'approchent de

leur mère, la serrent contre eux et l'embrassent. Je connais peu d'adolescents qui feraient cela. En général, ils ont honte de montrer leur affection en public, surtout envers leurs parents. Pas ces deux-là. Le mari se lève aussi et, pendant que Rusika reprend son sac à main, il lui appuie un baiser dans le cou. Une famille aimante ! Rien d'artificiel dans leur attitude. Ces quatre personnages sont en harmonie. Le mari peut-il être celui à qui, comme elle le mentionnait au jardin des plantes, elle avait été promise par ses parents ? Impossible. On imagine mal cet homme au chaleureux sourire ayant affaire avec

de tels individus. Elle se sera libérée. Intelligente et déterminée, elle a dû se débrouiller afin de quitter son environnement. Je suis heureux pour elle, et illogiquement, je suis fier d'elle, aussi.

En quittant la table, Rusika se tourne vers moi, et nos regards se croisent. Elle se rassied, hagarde. Si j'avais encore nourri le moindre doute sur son identité, les sourcils l'auraient trahie. Je n'ai jamais vu de sourcils aussi droits, aussi rectilignes. Pas la plus légère amorce de courbe vers le bas ou vers le haut.

“Ça ne vas pas, chérie ?” lui demande son mari. À ce moment, Amandine sort du restaurant et s’arrête pile en me voyant. “Ça ne va pas, chéri ? On dirait que t’as vu un fantôme.”

Rusika ferme les yeux brièvement, et fait le signe non de la tête, puis elle me regarde avidement pour quérir une réponse. Je fais comme elle, puis à voix haute, nous lançons à nos partenaires deux : “Tout va bien” parfaitement synchronisés.

Nous nous levons, un petit sourire forcé aux lèvres et échangeons l’espace d’une demi-seconde un regard qui me donne

l'impression qu'un filin d'acier nous relie. Ni le temps ni la distance ne pourront jamais le couper. C'est un pacte scellé devant les dieux.

La famille de Rusika s'éloigne rapidement, et je dois me rasseoir, épuisé. Je regarde, s'amenuisant sur le trottoir, la femme que l'univers avait créée pour moi, et pour qui j'avais été créé. Avant de disparaître au coin de la rue, elle se retourne rapidement et fait mine de se remettre une mèche de cheveux sur le front, mais c'est un geste d'adieu. Nous sommes deux astres séparés par des années-lumière, et nous ne savons pas comment il se fait que

malgré la distance nous soyons quand même affectés par la gravitation de l'autre.

Au choc psychologique d'avoir retrouvé Rusika s'ajoute ce que je soupçonnais depuis un certain temps, mais qui vient de se confirmer : je suis bien l'être humain de mes cauchemars et non celui des fantasmes de Natasha... et pourtant, c'est par l'intermédiaire des séances d'hypnose que j'ai pénétré dans le monde de Natasha. Je me suis superposé à elle comme deux photos qui n'en feraient plus qu'une. Ma belle psychiatre aurait-elle inconsciemment souhaité l'existence de Mikado, le chat,

et de Princesse, la chienne ? L'existence de l'évêque aussi ? J'en connais peut-être davantage sur les pulsions intérieures de Natasha que n'en connaîtront jamais ses multiples amants. Je suis rentré dans son âme, et je dois admettre que cela me rend tout chose, un peu comme si, au cours de mon odyssée intérieure, j'avais, nouvel Actéon, surpris Artémis à son bain. Mon châtiment sera moins sévère : Rusika s'est enfuie. Me reste encore la merveilleuse présence d'Amandine. Elle est comme un bijou rescapé d'un naufrage.

Aucun Olivier Fleury avec mon visage n'apparaît sur Facebook ou LinkedIn,

mais ça ne veut pas dire qu'il n'ait pas existé. Tout le monde n'est pas sur Facebook. Je ne connais qu'une partie de moi-même. Entre mon adolescence et cette vague soixantaine que l'on me donne, suis-je vraiment allé à l'université à New York ? Comment ai-je gagné ma vie ? Y a-t-il, quelque part, une épouse et des enfants qui pleurent ma disparition ou bénissent mon absence ? Je suis comme ces voyageurs de science-fiction qui s'endorment sur terre et se réveillent sur une autre planète quarante-mille ans plus tard.

Un verre d'armagnac apparaît sur la petite table verte, et j'entends la voix

d'Amandine : “Toi, va te falloir un remontant. T’as vraiment pas l’air dans ton assiette.” Elle s’assied près de moi. Je lui prends la main et en caresse le dos avec le pouce. “Merci mon précieux petit merle.”

“Pourquoi est-ce que tu m’appelles un petit merle ?”

“Je trouve cela plus original que mon petit chat ou mon petit lapin. Et puis, tu chantes bien.”

Elle rit : “D’accord pour le merle.”

“Je voulais te dire, Amandine, que je suis né un dix-sept mars. Je ne sais pas pourquoi ou comment je le sais, mais je

le sais... trois jours avant la fin de l'hiver. Les merles ne commencent à siffler qu'en avril... ou mai. Moi, je suis l'orphelin du printemps, l'orphelin du futur.”

“Y a des moments où je ne te comprends pas du tout, et ça me rend un peu triste.”

“Nous sommes tous un peu tristes au fond de nous-mêmes.”

Thibaut, qui a dû se réveiller pendant cet incident, apparaît près de nous. “Vous inquiétez pas, monsieur Vingtoiseaux. Le digestif est offert par la maison.”

Monsieur Vingtoiseaux ! Je saisis cette étrange succession de phonèmes comme on saisirait la poignée ouvrant le sas d'un vaisseau spatial. Je vais quitter à la fois la planète que j'ai connue et celle que j'ai cru connaître.

Olivier Fleury, Breton, né un dix-sept mars... Les préfectures n'auraient pas trop de mal à me retrouver. La vérité, c'est que je n'ai plus du tout envie de me retrouver. Certaines personnes, pour de mystérieuses raisons, éprouveraient peut-être le plaisir de me passer de nouveau à tabac avec, cette fois, l'intention de terminer le travail.

Mon père et ma mère pourraient fort bien être encore en vie. Pourquoi les aimerais-je mieux aujourd'hui que je le fis jadis ? Dans mes cauchemars ne sont apparus aucune sœur, oncle, cousine ou grand-père. La tante de New York doit être morte ; elle avait quinze ans de plus que mes parents. Si je rencontrais maintenant d'autres membres de cette famille, on me regarderait avec des yeux de poisson mort car je tomberais sur eux comme un cheveu sur la soupe (j'adore mélanger les métaphores).

Bien des gens, paraît-il, aimeraient profiter d'une deuxième vie. Avec Amandine, j'en ai la possibilité. Je sais

confusément que je n'ai jamais été aimé
aussi intensément. Elle sera ma famille.
Dans ma fusée spatiale, je décolle vers
un autre moi, vers un autre futur.